



**Je me
souviendrai de
tout**

Guy Bedos

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Guy
Bedos

Je me souviendrai
de tout



Journal
mélancolique

fayard

Guy
Bedos

Je me souviendrai
de tout



Guy Bedos

Je me souviendrai de tout

Fayard

L'éditeur tient à remercier Valentin Kowalski.

Couverture : Antoine du Payrat.

Photographie : © Hélène Pambrun.

© Librairie Arthème Fayard, 2015.

ISBN : 978-2-213-68771-1

DU MÊME AUTEUR

J'ai fait un rêve, entretiens avec Gilles Vanderpooten, L'Aube, 2013.

Plans rapprochés, Stock, 2011.

Le Jour et l'Heure, Stock, 2008.

Sarko and Co, Le Cherche-Midi, 2007.

Mémoires d'outre-mère, Stock, 2005.

Bête de scène, Hors Collection, 2005.

Arrêtez le monde, je veux descendre !, Le Cherche-Midi, 2003.

Journal d'un mégalo, Le Seuil, 1998.

Pointes, piques et répliques, Le Cherche-Midi, 1998.

Merci pour tout, Le Seuil, 1996.

Envie de jouer, Le Seuil, 1995.

Inconsolable et gai, Le Seuil, 1995.

Petites drôleries et autres méchancetés sans importance, Le Seuil, 1989.

Je craque, Calmann-Lévy, 1976.

En ce début de l'an 2014, je flotte dans l'inoubliable.

L'Olympia, seul en scène, pour la dernière fois. Face à un public, toutes origines et générations confondues, qui m'applaudit debout, au rideau final. Je me souviendrai de tout.

Écrire. Droit devant soi. Recopier, dans le temps qui reste, les émotions qui me traversent. J'aurai vécu de ma plume depuis bien longtemps, mais je ne me vis pas en écrivain. Écrivant, comme disait mon cher Desproges. Plus de vingt ans qu'il est parti, celui-ci. Pas un jour sans penser à lui, rêvasser devant ses photos, seul ou ensemble, accrochées sur l'un des murs de mon bureau. Pas gentil de nous avoir quittés si tôt. Irremplaçable. Quelques-uns de ses livres de poche traînaient avec quelques-uns des miens sur une étagère de ma bibliothèque.

C'est lui que je relis parfois, pas moi. Tellement inespérée, notre amitié. Moi, l'artiste engagé, lui, comme il le clamait à tout vent, artiste dégagé. Et cependant, si souvent, sur tel ou tel instant de la vie, nos regards qui se croisaient. Faire du drôle avec du triste, c'était nous, ça. J'ai survécu. Provisoirement.

Beaucoup de gens que je croise dans la rue me font l'honneur de me regretter. Je ne pars pas. Je ne suis pas parti. Par prudence et par coquetterie, j'ai tiré le rideau sur mon one-man-show, exercice irremplaçable mais périlleux, près de deux heures de scène, seul, face à celles et ceux que j'aime et dont j'ai choisi de me priver pour ne pas les décevoir un jour, un soir, un trou de mémoire, une pirouette qui tourne mal, le temps passant. Hier, aujourd'hui, demain, l'écriture, le cinéma, le théâtre. Pas dit ni écrit mon dernier mot.

À mes amis, célèbres ou inconnus, lorsqu'ils passent de l'autre côté, j'écris sur mon bouquet : « À bientôt ». Sûr de ne pas me tromper. Viendra le jour, pas si lointain, où je pourrai dire : « À tout de suite ».

J'entends souvent :

– Vous ne faites pas votre âge.

Je réponds toujours :

– Non, mais mon âge me défait.

Trois mille personnes de plus de 65 ans se suicident, chaque année. Quatre fois plus chez les plus de 85 ans. Très radicaux, les désespérés du troisième âge : arme à feu, pendaison ou défenestration.

La première fois que j'ai pensé à me tuer, j'avais 12 ans. Depuis, ce projet m'a souvent traversé l'esprit, mais j'ai décidé de patienter. Le droit de mourir dans la dignité. Ce droit, François Hollande, parmi la soixantaine de promesses lancées pendant la campagne présidentielle, l'avait accordé. Pour avoir écrit, sous forme de fiction, un livre-testament, *Le Jour et l'Heure*, dans lequel le personnage principal veut faire rimer euthanasie avec anesthésie, je le croyais acquis. J'ai même, sans le nommer, choisi mon « médecin assassin ».

Aux dernières nouvelles, un certain Comité d'éthique ne nous permettrait qu'un accès à la mort par jeûne et sédation.

En cas d'urgence, je choisirai – j'ai déjà choisi – le suicide assisté. Avec ou sans la permission du président de la République.

La vie est une comédie italienne

Buena sera, signore, signori

La vie est une comédie italienne

Tu ris, tu pleures

Tu pleures, tu ris

Tu vis, tu meurs

Tu meurs, tu vis

Comediante, tragediante

C'est ça, c'est ça, la vie.

C'est sur cette tirade, écrite il y a trente ans, que je l'ai baissé,

mon rideau de l'Olympia. Sur une musique de Roland Romanelli, à la manière de Nino Rota et en hommage à Fellini, Monicelli, Risi, Scola, mes maîtres à rire, mes maîtres à pleurer. *A domani.*

Il y a trente ans, Ettore Scola et mon cher Marcello Mastroianni m'avaient fait la surprise de débouler dans ma loge du Théâtre du Gymnase. En after-show, ils m'avaient entraîné dans une balade « Paris by night », de bar en bar, de boîte en boîte, qu'en passionné de cinéma italien j'avais vécu comme une séquence ajoutée à *Nous nous sommes tant aimés*. J'adorais Marcello, et Scola me fascinait. Je l'ai retrouvé, lundi dernier, Scola, à la projection d'un film sur Fellini qui va bientôt sortir à Paris. Il m'a tout de suite reconnu et serré dans ses bras. Sur l'écran, Fellini, Scola et leurs acteurs sacrés, Mastroianni, Sordi, Tognazzi, Gassman et les autres qui resurgissent, trente ans après. Grande et belle soirée comme je les aime. Nous n'avons parlé ni de Berlusconi, ni de Sarkozy, son disciple français. Ne pas s'attarder sur des riens. Ettore m'a promis de ne pas attendre trente ans pour me faire signe. Cette fois, c'est moi qui le surprendrai en atterrissant à Rome avec Nicolas, mon fils adoré, à la fin de l'été.

Joli souvenir d'un dîner chez Catherine Deneuve et Marcello Mastroianni, en couple à l'époque, avec autour de la table, en invités, Monica Vitti, Jean-Loup Dabadie, son ex-épouse Marie, Joe et moi. Jean-Loup, joueur comme il l'est, s'était obstiné durant toute la soirée à franciser les prénoms de Monica et Marcello, nos grands italiens, en Monique et Marcel. On avait bien ri. Le bon temps.

Photographie de Nicolas à la une du *Monde*, à propos de sa chronique « choc » sur Dieudonné, l'autre semaine, chez Ruquier. Vue par cinq millions cinq cent mille personnes sur Internet ! Toujours sur la Toile, à coups de tweets rageurs, des fachos de la bande à Soral le préviennent qu'ils vont « s'occuper de lui » dans les temps qui viennent. Menaces de mort, gardes du corps qui l'accompagnent dans ses déplacements, il a même dû se réfugier chez son copain Jean Dujardin, ses potentiels agresseurs lui ayant fait savoir qu'ils connaissaient son adresse. Pas rassurante, cette ambiance, pour des parents aimants. Peur, oui, peur. Dans la fraîcheur de son âge et de son caractère, c'est Nicolas qui nous réconforte.

Ça me rajeunit, tout ça. En 1993, quand je jouais *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* de Bertolt Brecht, au Palais de Chaillot, du fait de quelques interventions médiatiques pas très affectueuses pour l'extrême droite, j'avais moi aussi été menacé de mort et dû être escorté de la maison au théâtre et du théâtre à la maison par un chauffeur-garde du corps.

Tel père, tel fils.

L'antiracisme reste l'engagement majeur de ma vie.

N'en déplaise à Alain Finkielkraut, Juif proclamé, qui, naguère, avait déclaré devant moi sur le plateau du « Grand Journal » de Canal + : « Les antiracistes sont les nouveaux staliniens. » Décidément, le savoir n'est pas toujours l'intelligence. En commentaire, je lui avais rétorqué : « Avec de tels propos, vous auriez rendu Anne Franck antisémite ! »

Dans la famille, nous sommes surtout anti-cons. À nos risques et périls.

En deuil de mes chiens Bonhomme et Malo, je cicatrise autant que je le peux avec Julius, Athos et Wolfie, les trois chats de la maison. « Vivre ensemble », avait proféré cette peste de Martine Aubry, au cours de la primaire socialiste. Sur scène, je lui avais répondu : « Vivre ensemble, OK, d'accord, mais pas avec toi ! » Ce « Vivre ensemble », mes chats, si tendres, si joueurs, pas besoin de la maire de Lille pour le vivre, eux.

Toute ma vie, les animaux que j'ai aimés m'auront consolé de certains humains facultatifs.

Seul ce soir devant ma télé, j'ai revu *Amour et turbulences*, le film dans lequel Nicolas joue le rôle masculin principal aux côtés de Ludivine Sagnier. Assez épaté que mon fils tienne l'écran avec autant d'aisance sans avoir jamais pris un cours de comédie. Décidément, ce garçon n'en finit pas de m'étonner. Ces temps-ci, beaucoup de gens qui me veulent du bien m'arrêtent dans la rue pour me parler de lui. Parfois avec une certaine maladresse. Il y a quelques jours, dans un hall de gare, un type m'interpelle : « Alors vous, avec le fils que vous avez, vous pouvez MOURIR, la relève est assurée ! » Et le père est rassuré.

Le Figaro, qu'il m'arrive de feuilleter pour me souvenir qu'il existe, ne me déçoit jamais. Une page entière, ces jours-ci, qu'ils ont titrée « Peur sur le rire », illustrée par les marionnettes de Manuel Valls et Dieudonné aux Guignols de l'Info.

En page 2, dans une désolante confusion, ils citent en vrac Dieudonné, Desproges, Jacques Mailhot et son neveu Régis, chansonniers montmartrois, Thierry Le Luron, Nicolas Canteloup, Laurent Gerra, imitateurs, Jean Roucas, militant du Front national, Nicolas et moi. Sous le titre « Faites l'humour, pas la guerre », un certain Anthony Palou écrit : « On se souvient – parlons de lui au passé car il vient de faire ses adieux – de Guy Bedos. Un addict de l'humour politique. Il tapait sur la droite, sur la gauche, enfin surtout sur la droite. Il a été drôle jusqu'au moment où il devint militant patenté. Un peu comme son fils, Nicolas, qui est sur la mauvaise pente. »

Je me souviens du personnage de Figaro, dans la pièce de Beaumarchais, qui disait : « Je m'empresse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer. » Quand je parcours *Le Figaro*, quotidien de droite et parfois d'extrême droite, je m'empresse de rire de tout. Je vais finir par m'abonner.

Je ne parviens pas à effacer de ma mémoire qu'on m'ait invité, en novembre dernier, à présenter mon spectacle, pour la première fois depuis un demi-siècle, dans un théâtre d'Alger, ma ville natale. Trois représentations devant le public algérois, qui comprenait tout, s'esclaffait à tout. J'ai évité, pas pour moi, qui suis dans le « *mektoub* », mais pour eux, mes spectateurs, de m'attarder sur Bouteflika et son fauteuil roulant. Une possible surveillance militaire ou policière risquait d'être coûteuse pour ceux ou celles qui auraient applaudi trop bruyamment à mes insolences. Je me suis seulement autorisé à évoquer l'hospitalisation de Boutef, comme ils disent, au Val-de-Grâce de Paris. « Après cette putain de guerre entre la France et l'Algérie et avec tout le pétrole et tout le gaz que vous vendez partout maintenant, il n'y avait rien d'autre qu'un hôpital militaire français pour faire soigner votre président ? » Acclamation de la salle. Dans la rue, une femme voilée se découvre le visage pour me dire : « Je vous adore », des hommes, autour, me saluent d'un : « Bienvenue chez vous ! ».

Que j'aie réussi à me faire réformer pour maladie mentale pendant la guerre d'Algérie afin de ne pas avoir à tirer sur mes copains d'enfance n'est certainement pas étranger à l'affection que l'on me porte là-bas. Trois soirs face à une salle comble. On aurait pu en ajouter dix.

Joe, ma veuve préférée, toute bretonne qu'elle est, a toujours adoré les villes maghrébines que je lui ai fait découvrir, de Tunis à Marrakech en passant par Taroudant. Elle a été d'autant plus touchée par Alger, ses rues marchandes, son port, sa casbah, le cimetière Saint-Eugène, au bord de la mer, où tous mes morts reposent. Je me suis allongé sur la tombe de mon père, les yeux clos, histoire de rire. Pendant trois jours, nous avons arpenté la ville dans tous les sens, de haut en bas, de bas en haut. Je l'ai même entraînée jusqu'à Bab el-Oued, pour retrouver le square de mon enfance, près de chez mon grand-père, où je m'étais ouvert la tête en glissant dans les fleurs, autour de mes 13 ans.

Ce square, je me surprends à rêver qu'on lui donne mon nom, après ma mort. Rien ne presse. D'ici là, si tout va bien, je me rendrai

de nouveau à Alger pour y tourner un film qui me plaît avec mon ami Fellag. *Inch'Allah* !

Comme souvent quand j'ai le temps, je tourne autour d'Albert Camus, mon icône littéraire. Né en Algérie comme lui, rapatrié par mes parents au début des années 1950, bien forcé d'admettre que j'étais beaucoup plus favorable que lui à l'indépendance de notre pays natal. Inversement à Camus, entre la justice et ma mère, j'ai choisi la justice. Pour autant, j'ai toujours pensé que les Français qui, comme nous, étaient nés là-bas n'appartenaient pas fatalement au clan des colons racistes et n'auraient pas dû, en 1962, avoir à choisir entre la valise ou le cercueil.

Camus, je ne l'ai rencontré qu'une fois. J'avais accompagné mon copain Marielle à la répétition en plein air d'une pièce que Camus mettait en scène pour le Festival d'Angers. Bien plus tard, séjournant chez mes amis Reine et Guy Sammut, dans leur « Fenièrre » de Lourmarin, j'ai été approché par sa fille Catherine. Qui m'a plusieurs fois invité dans la maison du père. Il y a quelques années, elle m'avait même proposé de m'y installer pour préparer mon spectacle :

« Tu écriras dans la chambre de Papa ! »

Terrifié, j'avais refusé.

« Aujourd'hui, maman est morte. » La mienne était encore vivante. Et ce n'était pas la même.

Dimanche. Premier tour des élections municipales. Toujours plus sûr de mes dégoûts que de mes goûts, je suis tout de même allé voter. Comme disait ma chère Françoise Giroud : « En politique, il faut savoir choisir entre deux inconvénients. » Cette fois-ci, une considérable quantité d'électeurs semblent en avoir choisi un troisième : le Front national. Abstention massive de l'électorat de gauche, réveil de celui de l'UMP, navrante intervention de Jean-Marc Ayrault. Morne soirée.

Il y a vingt ans, j'ai donc joué le rôle d'Arturo Ui – Hitler – dans la pièce de Bertolt Brecht. Longtemps après, mon texte me revient. Quand j'assiste à un meeting de l'extrême droite retransmis à la télé, ça me rajeunit. Mêmes cibles – hier, c'étaient les Juifs, aujourd'hui les Africains et les Maghrébins –, même clientèle que le Führer : les précaires, les chômeurs. Et le message classique : « Si vous êtes pauvres, si vous n'avez pas de boulot, c'est la faute aux bougnoules et aux négros ! »

Au cas où Marine Le Pen grimperait encore en 2017, la Louise Michel du Pas-de-Calais, moi, le Québec !

Commentaires de l'entre-deux-tours sur les résultats du premier. À quelques exceptions près, sur les chaînes de télé, ça radote, les portes ouvertes explosent, je zappe. Pour me rafraîchir, je plonge dans le hors-série du *Monde* sur les cent ans de la mort de Jaurès.

« Jaurès, reviens ! » Non, il est mort, Jaurès. Taquin comme je suis, j'enverrais bien un faire-part à François Hollande afin de l'aider à se ressaisir.

Le peuple souverain. En Suisse, il semble qu'il le soit. Démocratie directe. Référendum, votation. La dernière loi sur le contrôle de l'immigration, votée sous l'impulsion de monsieur Blocher, le Jean-Marie Le Pen suisse, plaît beaucoup à notre Marine nationale. Pour rire, dans mon spectacle, j'avais improvisé une séquence où, un jour d'élection, on impose un examen de contrôle à chaque citoyen avant de l'autoriser à glisser son bulletin dans l'urne :

« Non, monsieur, vous n'êtes pas prêt. Revenez dans cinq ans ! »

Les hommes, les femmes, les homos, les Juifs, les Arabes, les Blancs, les Noirs, les Belges, les Corses, on a toujours tort de généraliser.

Ils sont arabes l'un et l'autre, mais quoi de commun entre Bachar el-Assad et Jamel Debbouze ?

Dans le genre « amuseurs », je préfère Michel Boujenah à Gad Elmaleh, doit-on pour autant m'accuser d'être anti-monégasque ?

Quelqu'un, parmi mes proches, me faisait remarquer l'autre jour, avec un rien d'ironie : « C'est bizarre, tu n'as pas de hobby, toi ! » Non, je n'ai pas de hobby, moi. Je ne m'intéresse pas au golf, ni au foot, ni au basket, je ne suis pas addict au vélo, ni à la moto, ni au bateau, je ne fréquente pas les hippodromes, ni les casinos, non, mon hobby à moi, c'est voir, entendre, lire, écrire, jouer, m'enchanter ou m'insurger pour ou contre tout ce qui me ravit ou me scandalise dans le monde tel qu'il est. Mon hobby, c'est la vie.

Victoria, ma fille, ma princesse. Sur mon portable, un texto d'elle, ce matin : « Mon père préféré, je t'aime. Voilà, c'est tout. Victoria. » C'est tout ? Je m'en contente, mon amour. Moi aussi, je t'aime, ma Victoria. Je sais que tu le sais, mais, en amour, on ne doit pas redouter de radoter. La fraîcheur, la beauté, l'intelligence, l'humour, la sensibilité, la tendresse, le talent, tu me combles. J'allais oublier le courage. Pas facile d'être « fille de » et « sœur de » à la fois. Tu te bats. Tu vas gagner. Un, deux, trois films écrits par toi. Drôles et touchants, comme toi. Dans l'un d'eux, tu vas jouer l'un des rôles principaux. Et tu pourras aller sur scène aussi, quand tu voudras. Auteure-interprète. Tu doutes de toi. Trop. Trop susceptible, aussi. Et agaçante, parfois. C'est de famille, ça.

Quel bonheur, tu verras, quand le public réagira comme tu l'espérais ! Je serai là, avec eux, avec toi. Président de ton club de fans. Pour toujours.

Lu quelque part : « La stratégie secrète de Google ». « Dans cinquante ans, la machine dépassera le cerveau humain. » Dans cinquante ans, je fêterai mes 130 ans. D'ici là, juste avant de me tuer, je vais relire Orwell et Huxley.

Et Nietzsche. De l'urgence de lire ou relire Nietzsche. L'ancien jeune homme que je suis lui doit beaucoup. L'esprit de résistance qui est le mien depuis l'enfance s'est développé, tout au long de mon existence, à la lecture du *Gai savoir*, *Ecce Homo*, *Ainsi parlait*

Zarathoustra et quelques aphorismes réfractaires à l'obéissance dont il a parsemé son œuvre. « Deviens ce que tu es », je ne l'ai jamais pris comme un ordre mais comme l'affectueux encouragement d'un aîné.

Et voici qu'aujourd'hui j'entretiens des rapports de tendre amitié avec Michel Onfray, l'un de ses plus brillants et crédibles disciples. Un bonheur, une fierté, pour moi. Par chance, pour ceux qui le lisent ou l'entendent, lui, Onfray, se situe radicalement à l'opposé de Maurras, Rebatet, Drieu la Rochelle et autres célèbres écrivains du siècle dernier séduits par le nazisme et qui avaient tenté d'enfermer Nietzsche dans leur propre chapelle.

J'ai lu quelque part que Hitler lui-même, Nietzsche disparu, avait assidûment fréquenté sa sœur Elisabeth. À un certain niveau de renommée, il faudrait s'interdire de mourir.

Si endeuillé que je sois par ma sortie de scène en solo, je ne regrette pas d'être délivré de la revue de presse que j'avais le devoir de mettre à jour, soir après soir. Il m'aurait fallu commenter le vaudeville élyséen de François Hollande slalomant entre vie publique et vie privée, de la gauche à la droite et de Ségolène à Julie en passant par Valérie. Première dame, deuxième dame, troisième dame. Feydeau doit se retourner dans sa tombe.

Pour se consoler de la gauche incertaine provisoirement au pouvoir, rien de mieux que la droite affichée, incarnée par Sarkozy, Guéant, Hortefeux, Morano, Balkany, Copé and Co.

Sarkozy, d'abord. Le pire. La batterie de casseroles qu'il se trimballe, notre Tom Pouce national ! Bettencourt, Karachi, Kadhafi, Tapie, Balkany et compagnie... Mais à chaque fois il est innocent et le clâme.

Le plus terrible, à mes yeux, c'est Kadhafi, qu'il avait, on s'en souvient, royalement reçu à Paris, il y a quelques années, et soudain, badaboum, le voilà qui s'engage à corps perdu – pas le sien, celui des autres – dans une insurrection « populaire » pour libérer la Libye de son horrible dictateur. Comment ne pas penser à l'insistante rumeur qui court depuis longtemps à propos du soutien financier – plusieurs millions d'euros ! – offerts au petit homme par son grand ami oriental durant la campagne présidentielle de 2007. Et si pour Sarko, tel qu'on le connaît, il avait été urgent de faire taire Kadhafi – bon, allez, c'est la guerre, tant pis pour les soldats français qui vont y laisser la peau ? Innommable.

Qu'attend donc la Justice pour dépasser les bruits qui courent et enfin se mettre au travail ?

Quand on sait avec quelle célérité on menotte et on incarcère les supposés délinquants des quartiers sensibles, désolant.

Heureux qu'elle ait sauvé son poste au moment du remaniement, mais qu'est-ce qu'elle fabrique, ma copine Taubira ? Je l'appelle demain.

Depuis plusieurs années, avec André Pacou, représentant de la Ligue des droits de l'Homme en Corse, et quelques autres, je défends Yvan Colonna, accusé d'avoir tué le préfet Érignac. Colonna n'est pas Dreyfus et je ne suis pas Zola, mais je ne lâcherai pas l'affaire.

Déclaration de Sarkozy, ministre de l'Intérieur, il y a dix ans : « Nous avons arrêté l'assassin du préfet Érignac », le privant, d'entrée, de la présomption d'innocence. Une douteuse enquête de police, puis un, deux, trois procès aux assises de Paris, une étude balistique qui, à elle seule, pouvait innocenter Colonna, de trop petite taille pour atteindre le préfet au niveau du crâne avec son pistolet...

« Le doute doit profiter à l'accusé », dit le code pénal. Après trois procès, on a fini par condamner Colonna à perpétuité. Faux coupable, dirait Hitchcock. Fallait-il plaire à Sarkozy, qui, dans une autre vie, a vécu à Cargèse, le village corse de la famille Colonna ? Pas négligeable, ce détail. À creuser.

En mai 2012, changement de casting à la tête de l'État. Hollande bat Sarkozy. La gauche est au pouvoir. Christiane Taubira est nommée ministre de la Justice. Taubira, je l'ai connue et fréquentée durant la funeste élection présidentielle de 2002. Nous nous tutoyons. Croisée récemment lors d'une fiesta au Théâtre du Rond-Point, elle me confie même son numéro de portable. Vraie sympathie entre nous. Mes copains du comité de soutien à Yvan Colonna m'incitent à profiter de cette relation privilégiée entre la ministre et moi pour envisager la révision du procès. Pourquoi pas ? Dans un premier temps, nous nous en tenons à demander le transfert d'Yvan de Toulon vers une prison corse, à Borgo, qui le rapprocherait de ses parents, de sa femme et de ses enfants. Taubira, ceinturée par Hollande, n'a pas, jusqu'ici, malgré les textos très affectueux échangés entre nous, osé me recevoir à la Chancellerie. Le bruit a même couru que François Hollande se serait opposé à un transfert de Colonna en Corse de peur de « froisser » madame Érignac, la veuve du préfet. Je respecte, nous respectons tous le chagrin de madame Érignac, mais quel rapport ? (Interrogé par un journaliste corse sur ce meurtre et en souvenir du calamiteux Bonnet qui avait remplacé Érignac à ce poste – voir l'affaire des « paillotes » –, j'avais même répondu en plaisantant : « Ils se sont trompés de préfet ! »)

On peut être extrêmement réservé sur l'urgence de ce commando – c'est mon cas – et défendre Colonna. Il a tué ou il n'a pas tué ? Dernier coup de théâtre : alors que le comportement d'Yvan est salué comme exemplaire par l'administration pénitentiaire, Jean-

Hugues Colonna, le père d'Yvan, m'annonce au téléphone, bouleversé, que son fils, sous le fumeux prétexte d'un projet d'évasion avec explosifs, est transféré à la prison de Réau, près de Melun. On devait le rapprocher de sa famille, on l'en éloigne.

Ne serait-on pas autorisé à parler d'acharnement ?

« Voilà la justice qui est la nôtre sous François Hollande », me dit, au bord des larmes, Jean-Hugues Colonna, ancien élu socialiste. Nous en sommes là.

Dimanche. Valls, Premier ministre. Dans ma dernière revue de presse, je disais sur scène : « Il est ministre de l'Intérieur, moi, je le mettrais bien à l'extérieur ! »

Après la débâcle de la gauche et la déferlante de la droite et de l'extrême droite, il était urgent d'installer un homme de droite à la tête d'un gouvernement de gauche. Sacré Hollande !

Valls. Pour tout ce qui touche à l'immigration, du temps où il était place Beauvau, un sans-faute – lui. Les Roms, les sans-papiers, le droit de vote pour les étrangers aux élections locales, le contrôle au faciès, le regroupement familial, il aura fait capoter toutes les promesses de Hollande. Qui, pas rancunier, le propulse à Matignon. Attendre et voir.

Hier soir, dîné avec Nicolas, mon seul et unique fils, comme il aimait à se désigner, du temps de son adolescence. Il me manquait, lui. Apparemment réciproque. Je souhaite à tous les pères, à tous les fils, une aussi profonde harmonie. Pas à l'abri de furtifs désaccords, mais, depuis toujours et pour toujours, une belle histoire, entre nous.

Rentré chez moi, je me suis assoupi en feuilletant un Guide bleu « évasion » sur la ville de Rome. Nous y serons sans doute, mon fils et moi, vers la fin août, pour cinq ou six jours. Avant de m'endormir, je nous projette via Veneto, piazza Navona, piazza del Popolo, dans le Trastevere, ces hauts lieux romains qui me sont chers. Et pourquoi pas nous risquer du côté du Vatican pour tenter d'y croiser François, notre pape inespéré, sur la place Saint-Pierre ?...

Le hasard a parfois du talent. Il m'a autrefois permis de rencontrer Sabine Zlatin, la bonne dame d'Izieu. À l'instant où j'écris, j'aperçois sur la cloison qui me fait face un tableau d'elle qu'elle m'avait offert, à l'époque. Pourquoi évoquer ces images, soudain ? Un film, hier soir, sur la maison d'Izieu où s'étaient réfugiés les enfants juifs que Sabine avait pris sous son aile, pendant l'occupation allemande, pourchassés par Klaus Barbie, le fameux chef gestapiste. Qui les avait finalement kidnappés pour les expédier dans les camps de la mort.

Vers la fin des années 1980, j'étais intervenu auprès de mon « ami » François Mitterrand – je ne savais pas encore qu'il avait fréquenté René Bousquet, l'homme de la rafle du Vél' d'Hiv' – pour que la maison d'Izieu devienne un mémorial.

Hier soir, ces enfants, des petites filles, des petits garçons, dans l'innocence de leur âge, apparaissaient à l'image, jouant, riant...

Longtemps après avoir contribué à protéger leur mémoire, je les ai vus, vivants, pour la première fois. Seul devant ma télé, j'ai pleuré.

Lorsqu'on me demande : « Vous allez bien ? », je réponds : « Aussi bien qu'un homme sensible peut aller. »

Mon horoscope dans *Le Parisien*, ce matin.

Gémeaux : « De très jolis moments côté cœur. » Réussite : « Pour une fois soyez coopératif et essayez de vous adapter à de nouvelles façons de travailler. » Forme : « Vitalité. »

Sur scène, récemment, j'évoquais, pour rire, Johnny Hallyday, né le 15 juin, comme moi : « Preuve définitive que l'astrologie n'est pas une science exacte. »

Dernier sondage paru dans *Le Journal du Dimanche* : Hollande 18 % de satisfaits, Valls 58 %. Ce pauvre Hollande, au train où vont les choses, il va finir à moins 20 !

Fin de la revue de presse de mon dernier spectacle :

« Politiquement, je me sens un peu orphelin, moi, ces jours-ci. La droite, la gauche, je suis de ceux qui en ont un peu marre de tout ça. C'est quoi, la gauche, depuis 2012 ? En natif d'Algérie, j'aurais tendance à la comparer à un couscous ! Avec Hollande dans le rôle de la semoule, Mélenchon dans celui de la harissa, les écolos qui jouent les pois chiches, et la barbaque, c'est vous, c'est moi, c'est nous. Si on veut pas se faire becqueter par le système, allez, tous en cuisine ! On va pas refaire 1789 et ressortir les guillottines, non, Révolution de velours, à la Vaclav Havel !

Bon, je vais peut-être la mettre en sourdine, moi. Mais, pardon, ces temps que nous vivons un peu partout dans le monde ne me laissent pas indifférent. À voir et à savoir ce qui se passe en Grèce, en Égypte, en Syrie, en Tunisie, en Turquie, en Ukraine, en France, oui, en France – 4 millions de chômeurs ! –, même si dans mon destin de vieux clown à succès j'échappe provisoirement au pire, comme disait Jacques Brel, que j'ai eu la chance de côtoyer autrefois : "J'ai mal aux autres." Et ce sera comme ça jusqu'à la fin. Gauche-caviar, ils disent. Non, venant d'où je viens, moi, gauche-couscous ! Connards !

Comme l'exprime très bien une phrase de Chateaubriand que j'ai corrigée, pour la rendre accessible aux lecteurs du *Figaro* qui se seraient glissés dans la salle : "Économisons notre mépris eu égard

au nombre de nécessaires.” »

Je pleure beaucoup, ces jours-ci. L'âge, sans doute. Cet après-midi, mon amie Mireille Dumas, installée chez moi avec toute son équipe technique, m'interrogeait, face caméra, sur les extraits d'un film tourné autour de mon immodeste personne, qui défilaient sur un écran placé dans la « pièce à vivre » de mon appartement parisien.

Notre récent voyage en Algérie, la der des der de l'Olympia, bien sûr, les témoignages de Jean-Loup Dabadie, Anne Sinclair, Christiane Taubira, Macha Méril, Michel Drucker et quelques autres dont on m'a caché les noms... Plus loin, Sophie Daumier, mon épouse et partenaire disparue, Joe, la mère de mes enfants, Nicolas, Victoria, qui apparaissaient, en vrac, au cours d'une projection qu'il me fallait commenter, l'œil humide.

Le film – deux heures d'antenne – passera sur France 3 dans la première quinzaine de juin. Le 15 juin, nous fêterons mes 80 ans. Quasiment posthume, ce documentaire.

Joe, ma femme pour toujours, Nicolas, Victoria, mes enfants chéris. Quel bonheur, ces trois-là, pour moi, le « mélancolique ». Les réacs de la Manif pour tous, qui prétendent confisquer l'esprit de famille, l'amour maternel, paternel, à l'avantage de leur seule boutique !

Mes petits derniers, beaux, tendres, intelligents, talentueux. Et Joe, la maman, qui leur a tout donné d'elle. Jeune, moins jeune mais toujours superbe, physiquement, intellectuellement, humainement, la grâce posée sur terre, d'une beauté définitive.

C'est quoi, l'amour ? Contempler un être cher et se dire que, s'il venait à disparaître, on ne pourrait lui survivre.

Quelle horreur, ce Gattaz ! S'il était acteur, on hésiterait à lui offrir un rôle de salaud ou de traître tant il est physiquement prévisible. « Il porte son âme sur son visage », avait écrit je ne sais plus qui. Même la dame qui l'a précédé à la tête du Medef, Laurence Parisot, qui ne s'est pourtant pas convertie au gauchisme, voit dans sa proposition de SMIC minoré une « logique esclavagiste ». S'il meurt demain, Gattaz, j'en connais qui vont fêter ça.

L'Alzheimer. J'y pense souvent. Chaque fois que j'ai du mal à me souvenir du titre d'un livre, d'un film, d'une pièce de théâtre, du nom d'un écrivain, d'un metteur en scène, d'un acteur, d'une actrice ou de telle ou telle personne que j'ai croisée ou même fréquentée à des moments plus ou moins lointains de ma vie et qui sombrent, l'espace d'un instant, dans le ravin de ma mémoire, je m'inquiète, je m'affole et me rassure aussitôt en appelant à mon secours les performances d'un demi-siècle de scène durant lequel mon cerveau ne m'a jamais trahi.

Pourquoi me suis-je mis à écrire sur l'Alzheimer, soudain ? Je ne m'en souviens plus.

Poutine. Un fou. Fou de lui-même, d'abord. Ces images du maître du Kremlin se pavanant, torse nu, devant les caméras, à pied, à cheval, en bateau ! D'un virilisme horripilant. Tout, dans son comportement, son regard, nous ramène à Hitler, haranguant les foules, perché sur son estrade, avant la Seconde Guerre mondiale. Oui, j'insiste, Hitler – n'en déplaise à Marine Le Pen, sa nouvelle groupie. Que fait-il d'autre, Poutine, autour de la Crimée et de l'Ukraine ? Et que peuvent faire, face à lui, Obama, Hollande, Merkel, qui, avec quelques autres, sont censés représenter les valeurs de l'Occident ? Lui téléphoner. Il est sans doute sur boîte vocale. Pour toute réponse, le nouveau tsar, depuis son Kremlin, vient d'expédier 40 000 soldats à la frontière occidentale. Ça pue la mort. À défaut de croiser le fer, croisons les doigts. Et rêvons qu'un résistant moscovite – il doit bien en exister – lui flanque une ou deux balles dans la tête. Sous les applaudissements de la Cour européenne des droits de l'homme.

Dans l'avion qui me transporte en Corse, je lis qu'un cadre supérieur de la compagnie Air France, aidé de son épouse brésilienne, aurait créé un réseau de prostitution composé de jeunes femmes, également brésiiliennes, qu'ils faisaient passer pour des parentes en louant pour elles des appartements où elles recevaient une clientèle recrutée sur Internet, dans les quartiers chics de Paris, notamment rue des Vertus ou rue de la Pompe...

Quel humour, ces proxénètes aériens !

Je suis de ceux – ce n'était pas écrit – qui sont aussi surpris que séduits par ce nouveau pape François. Autant par ses déclarations que par ce que l'on sait de son comportement privé, il humanise très heureusement sa fonction. Mais quelle méchante mouche l'a piqué pour qu'il se décide à canoniser Jean-Paul II ? Le ciel était déjà vide, mais, là, on ne sait vraiment plus à quel saint se vouer !

En 1995, pour mon spectacle de rentrée à Paris, j'avais griffonné une lettre ouverte à ce même Jean-Paul II, qui n'avait pas laissé le public indifférent :

« Mon gros pigeon d'argile,

Pardonne-moi tout d'abord cette apostrophe un peu familière, mais, taquin comme je suis, je n'ai pu résister à la tentation d'évoquer ce malhabile tireur d'extraction orientale qui t'avait jadis pris pour cible, te confondant sans doute avec une assiette de ball-trap.

Si j'ai pris sur moi, cher Saint-Père de mes deux couilles, de t'expédier cette bafouille, c'est qu'au début de l'autre été j'ai lu, désolé, l'affligeante "Lettre aux femmes" que tu as toi-même cru nécessaire de torchonner à la hâte, afin d'exciter un peu plus l'ardeur imbécile de tes escouades anti-IVG qui s'agglutinent à l'intérieur de nos maternités – ici, ils ne tuent pas encore, comme aux Amériques, mais patience, avec un maître tel que toi, ce n'est plus, je le redoute, qu'une question de temps.

Naguère, je m'étais plaisamment écrié, à propos de ces fous furieux du fœtus : "Ceux-là, si on les écoutait, on tricoterait des brassières aux spermatozoïdes !"

À quelles extrémités cela te mène-t-il, vieil allumé de la tiare, cette sénile obsession du dessous de la ceinture qui va jusqu'à te faire interdire l'interruption volontaire de grossesse aux femmes violées de Sarajevo, jusqu'à sévèrement proscrire la capote anglaise dans les contrées africaines les plus mortellement interpellées par le virus HIV, plus connu sous la terrorisante appellation de sida. Honte à toi, mauvais berger !

Certains ne voudront retenir de mes propos que ce qu'ils véhiculent de violence implicite, et je plaiderai, moi, face à toi, grand gourou de la secte officielle, la légitime défense, la légitime défiance. En tant que père, frère, époux, ami et citoyen du monde, je demande la traduction de ton auguste personne, grand dealer cosmogonique, devant un tribunal céleste, pour criminelle propagation de la pensée inique. Que les intégristes de tous poils, ayatollahs égorgeurs de Tunis ou de Téhéran, rabbins obscurantistes de Paris, de New York ou de Tel-Aviv, soient poussés dans le box avec toi, sous le regard de Dieu. Nous savons bien que pour vous autres, lugubres pasteurs d'un dévastateur œcuménisme, Dieu est amour, mais que l'amour est classé X.

Ton entêtement et celui de tes clercs ensoutanés vous auront même soufflé d'oser chasser ce malheureux Gaillot de son presbytère – dans presbytère il y a presse, il y a bite et il y a air –, je ne trouve pas qu'il ait l'air pédé, comme vous le suggérez dans vos petits journaux, et quand bien même, foi d'ancien élève de l'école des Frères, si on virait tous les curés qui tripotent les petits garçons, la messe serait rarement dite.

Et toi-même, insipide radis blanc, qui, dans un monde à feu et à sang, ne parviens à tromper ton ennui pontifical qu'en te livrant à d'obscènes investigations spéléologiques dans la profondeur des petites culottes de la planète, es-tu bien sûr d'être fixé sur ton résidu de prostatique sexualité ? Même les catholiques de base – ecclésiastiques et leurs épouses inclus – ne t'écoutent plus que d'un testicule ou d'un ovaire distrait.

Ils sont des milliers, des millions, qui pour être chrétiens n'en sont pour autant pas crétins, te crient, te supplient, t'intiment, t'ordonnent, pour l'amour de ce Dieu dont tu te prévaux, de te coincer la bulle, une bonne fois pour toutes, et nous foutre la paix, sur la terre comme au ciel, amen. »

Zemmour. Je l'avais déjà croqué dans mon récent livre de portraits, *Plans rapprochés*. Ces jours-ci, il fait le buzz, comme on dit, pour des propos racistes – quelle surprise ! – proférés dans sa chronique de RTL. Jamais décevant, Zemmour !

À la place d'Ardisson ou de Taddeï, afin de muscler l'audimat de mon émission de fin de semaine, je provoquerais un face à face Dieudonné-Zemmour qui ne devrait pas passer inaperçu. Tronche à tronche, je m'en délecte à l'avance. Pour ce qui est de Zemmour, raciste affiché, venant d'Algérie comme moi, je dois avouer – c'est un scoop – une surprenante culpabilité dont la subtilité n'échappera sûrement pas au lecteur que je mérite. Dans mon livre autobiographique *Mémoires d'outre-mère*, certains s'en souviennent peut-être, j'évoquais ma grand-mère paternelle si fière de son papa, mon arrière-grand-père, donc, le bâtonnier Letellier, député d'Alger et principal artisan du décret Crémieux qui accordait la nationalité française aux seuls Juifs sépharades, mais pas aux Arabes maghrébins. Le comportement d'un Zemmour, dans le mépris qu'il affiche vis-à-vis de tout ce qui n'est pas français de souche, doit donc – intime conviction – beaucoup à mon aïeul. Qui n'en demandait sûrement pas tant. Cette morgue franchouillarde, aussi hautaine que meurtrière, vis-à-vis de tout ce qui est « indigène », Zemmour s'en est définitivement emparé et l'expose publiquement à ceux qu'il cherche à séduire. Racistes, antisémites du Front national compris. Et il m'arrive – oui, c'est ridicule – de m'en sentir ataviquement responsable.

Au cours de mon enfance algérienne, je me souviens d'avoir entendu cette réflexion, sortie de la bouche d'une femme, vraie Française, elle, catholique pratiquante, commentant les affrontements régionaux interethniques de ce temps-là : « Les Juifs et les Arabes, qu'ils s'entretuent, ça fera toujours ça de moins ! »

Cette femme, c'était ma mère. J'en offre le souvenir à Éric Zemmour.

Seul dans ma petite maison corse du bord de l'eau, entre deux balades sur le littoral, je suis souvent devant ma télé, ces jours-ci.

Ce matin, sur France 5, un documentaire auquel j'ai participé, il y a quelques années, dédié à Simone Signoret, ma grande sœur. Si apprécié par le public, me dit au téléphone Emmanuelle Guilcher, sa délicieuse productrice, qu'on en est à sa quatrième diffusion. Simone, ma Simone, ressuscitée telle que je l'aimais. Quel bonheur !

Je regrette seulement que, parmi les extraits de films qu'on a choisi de diffuser, on n'ait pas retenu la séquence de *Dragées au poivre*, mon film à sketches, où elle apparaissait avec mon copain Belmondo. Magnifiques, tous les deux. Jacques Baratier, le réalisateur, m'avait confié la direction d'acteurs. Avec ces deux-là, un régal, pour moi. *Dragées au poivre* avait été sélectionné pour plusieurs festivals : Venise, Londres et New York.

Je n'avais alors que 28 ans. À balancer dans le pif de mon fils Nicolas quand il la ramène exagérément.

Comme presque tous les soirs, je suis monté sur ma terrasse, face à la baie de Calvi, pour contempler le soleil rouge de l'été glisser doucement vers le large pour faire l'amour à la mer.

Un beau bateau blanc de l'autre côté de la baie, au pied de la citadelle. Je pense à *Amarcord*, l'un de mes Fellini préférés. Regard d'enfant. Le ciel, la mer, le soleil, la lune, les étoiles et toute cette nature qui s'offre à moi me ramènent à la vie. La mort, c'est pour plus tard. Ma tombe est là, au cimetière de Lumio, qui m'attend. Je me fais désirer.

Quelques lignes sur Charlie Chaplin, dont on célèbre aujourd'hui le centième anniversaire et qui, depuis ma plus tendre enfance, me tient la main, de loin. Tout au long de ma vie, mes choix artistiques, humains, politiques, mon goût pour un certain rire, où la tendresse et la colère se croisent, c'est à lui que je les dois. Sans que j'en sois toujours conscient, c'est lui qui m'a inspiré, depuis l'école de théâtre classique où j'ai fait mes premiers pas, dans le choix des personnages dont je me suis approché, des valets de Molière aux arlequins de Marivaux. Bien plus tard, quand Jérôme Savary m'a proposé d'interpréter le personnage de Hitler dans l'*Arturo Ui* de Brecht, c'est encore lui et son *Dictateur* qui m'ont montré le chemin.

Par chance, j'ai croisé deux de ses filles, Victoria et Géraldine, qui sont devenues mes amies. Victoria, à qui j'ai volé son prénom pour ma fille cadette, Géraldine, qui interprétait le personnage de mon épouse dans l'un des plus jolis films que j'aie tournés, *Et si on vivait tous ensemble ?* de Stéphane Robelin.

Victoria, Géraldine. Elles sont de ma famille, toutes les deux. Sur l'un des murs de mon bureau, une photo du père avec ses deux filles, à Vevey, offerte par Victoria.

Au soir de Noël 1977, lorsque j'ai appris la mort de Chaplin, je venais de rencontrer Joe, ma belle danseuse classique, divinement chaplinesque, qui, en voyage à New York, me manquait déjà. Seul dans ma garçonnière parisienne, j'avais posé, à la Charlot, une paire de mes chaussures d'hiver devant la cheminée.

Mon cadeau, ce fut Joe, pour la vie.

Thank you, mister Chaplin.

Samedi. Retour à Paris. Rien à dire sur ces élections européennes qui ne me disent rien. J'irai pourtant voter demain. Contre Marine Le Pen.

Dimanche. Dans le magazine hebdo du *Parisien*, une enquête sur les goûts culturels de François Hollande, titrée : « MOI PRÉSIDENT, BON PUBLIC », où l'on révèle qu'il préfère la culture populaire à la grande littérature. Il est fan d'Alain Souchon et d'Olivia Ruiz, ami de Denis Podalydès, inconditionnel de France Gall. Jusqu'ici tout va bien. C'est sur les humoristes que ça se gâte un peu. Il rit, nous dit-on, à gorge déployée, devant Jamel Debbouze – bravo ! –, Guy Bedos – merci ! – et... Jean-Marie Bigard. Ouverture d'esprit confirmée. De Bigard, qui n'est pas mon pire ennemi mais pas non plus de ma famille, lorsqu'il avait accompagné son pote Sarko dans sa visite au Vatican, j'avais dit sur scène, en l'imitant : « Il est allé faire une pipe au pape. » Ça vous fait rire, monsieur le Président ?

Dimanche soir. Résultats du vote : PS, 13,97 % ; UMP, 20,77 % ; FN, 25,41 %. Le Front national, premier parti de France. Je vais me coucher.

Parler pour ne rien dire. Cette expression semble avoir été inventée pour François Hollande. Au lendemain de ce séisme, ce tsunami, comme ils disent, tellement plat, son commentaire, que je renonce à le commenter.

Sur mon bureau, une photo qu'une amie vient de m'envoyer où apparaissent Pierre Desproges, François Cavanna, Régine Déforges et moi. De toute évidence, les trois s'esclaffent à l'une de mes saillies. Disparus, tous les trois. Tant d'amis qui m'ont fait rire, que j'ai fait rire et qui sont partis. Morts de rire.

Lundi dernier, Nicolas, mon petit garçon, maître de cérémonie des Molières. Éblouissant. Si ceux qui l'applaudissent savaient dans quel état de mal-être il se trouvait avant d'entrer dans l'arène ! Dans la loge que nous partageons aux Folies-Bergère, je lui ai massé les épaules et la nuque pour l'aider à se détendre. Cette appréhension-là, je la connais par cœur. J'y ai perdu le sommeil. Et parfois le plaisir. Il m'est même arrivé d'être jaloux du public et de la bonne soirée qu'il avait passée !

Anecdote qui traîne depuis toujours dans les coulisses du spectacle : une apprentie comédienne du Conservatoire dit à son professeur, Louis Juvet : « C'est drôle, Maître, je n'ai jamais le trac. » Et Juvet lui répond : « Ça te viendra avec le talent. »

Quelle semaine ! Après le triomphe du fiston au soir des Molières, c'était le père qui, avant-hier, se trouvait en tête de gondole. Projection privée du documentaire de Mireille Dumas : *Guy Bedos en toute liberté*. De nombreux journalistes étaient présents qui, apparemment, n'ont pas détesté. Moi, c'est toute ma vie, tous mes morts, Simone, Karen, Sophie, Pierre, qui défilaient sur l'écran. Et aussi, mes vivants bien-aimés, Joe, Victoria, Nicolas...

Une fois de plus, j'ai pleuré. Merci, Mireille.

Qu'il soit d'origine maghrébine ou pas, le tueur du Musée juif de Bruxelles – quatre morts –, si sa culpabilité est avérée, doit être puni comme il le mérite. Un seul bémol en sa faveur mais qui ne suffit pas à l'excuser, les quelques séjours en prison qu'il a effectués ne seraient pas étrangers à sa radicalisation jihadiste. Tout cela conforterait fortement le projet de Christiane Taubira de remplacer les incarcérations pour délits mineurs par des peines de probation. Peut-être un argument pour la ministre face à ses irréductibles adversaires de droite à l'Assemblée nationale.

La situation israélo-palestinienne est toujours aussi désolante. Je ne suis décidément ni antisémite, ni antisioniste, mais rien ni personne ne pourra m'empêcher de clamer, encore et encore, cette phrase de ma revue de presse : « Je ne confondrai jamais Ariel Sharon et Bibi Netanyahou avec Anne Franck et Primo Levi ! »

Appels de plusieurs chaînes de télé et de radio qui souhaiteraient que je réagisse aux propos haineux de Jean-Marie Le Pen sur Internet, visant Yannick Noah, Patrick Bruel, Madonna et moi. Le nègre, le Juif, la star et le résistant. Le père de Marine Le Pen souhaiterait nous « enfourner », tous. Enfourner ? Késako ? Mettre au four ? Auschwitz ? Dachau ? Le Pen me dit vieux et déjà mort. Être traité de vieux par un gâteux d'extrême droite, c'est, comme on dit, « l'hôpital qui se fout de la charité ». Je n'irai pas sur les plateaux de télé, comme on m'y invite, pour répondre à ce vieux has-been. Je l'abandonne à son miroir. « N'offense pas qui veut », comme disait Mitterrand.

Ma vraie réponse à Le Pen est le documentaire de Mireille Dumas, qui passe dans quelques jours sur France 3. Un film qui accompagne toute ma vie artistique, familiale, citoyenne, et témoigne, dans les sketches, les revues de presse et les interviews, de ma constante opposition aux valeurs incarnées par le père Le Pen et sa bande.

Si tout va bien, au printemps, je tournerai avec mon copain Fellag

ce film inspiré par le livre autobiographique de Roland Bacri, *Le Beau Temps perdu*, qui milite pour la réconciliation définitive entre Français et Algériens. Ce livre, ce film, s'inscrivent très fortement contre l'OAS, la torture, la gégène qu'ont pratiquées avec tant d'énergie les amis parachutistes de monsieur Le Pen pendant la guerre d'Algérie. Ne pas oublier que c'est là, durant cette guerre coloniale, qu'est née la nouvelle extrême droite.

Résistance, résistance !!!

Coup de fil de Leslie, ma fille aînée, mon premier bébé. Traumatisée par le suicide de Karen, sa maman, et pour ne pas avoir à croiser son fantôme dans Paris, elle s'est réfugiée à Tours avec son homme et ses enfants depuis près de vingt ans. Conséquence, nous nous voyons très peu. Trop peu. Cet exil provincial, dû à la mort de sa mère, lui aura valu de perdre aussi un peu son père. Ses rares séjours parisiens nous consolent d'être si souvent séparés. Je l'aime, elle m'aime.

Mélanie, mon autre fille, d'un autre lit, comme on dit si élégamment, me manque également. Je ne la vois presque pas, elle non plus. Même scénario : les déjeuners, les dîners, les goûters partagés nous vengent de la rareté de nos rencontres. Pour son dernier anniversaire – 37 ans ! –, j'étais en tournée. C'est Joe, Nicolas et Victoria qui l'ont fêté avec elle. *Happy birthday*, Mélanie.

Encore une belle performance de Nicolas chez Ruquier, pour la dernière émission de la saison. Aussi bien sur la forme que sur le fond, très réussi. En fin de soirée, nous nous sommes retrouvés dans un face à face père-fils pour rêver ensemble à son avenir. Au programme, repos et loisirs d'abord, qu'il n'a pas volés, résister aux trop nombreuses sollicitations de la télévision à l'avantage d'une pièce de théâtre qu'il pourrait écrire et jouer où il veut, seul comme un grand. Des milliers de spectateurs – et de spectatrices ! – n'attendent que ça.

La Coupe du monde de foot au Brésil. Dans les médias, impossible d'y échapper. Au risque d'être injuste avec nos chers – trop chers – footeux, j'ai tendance à être plus sensible au mal de vivre du peuple brésilien qu'à la gloire de l'équipe de France. Pour une multitude d'indigènes de là-bas, pas de boulot ou mal payé, pas de logement, camping été comme hiver, sous des tentes de plastique posées sur les terrains vagues des favelas, grèves, manif, violents affrontements avec les forces de l'ordre. Il est bien mort, Lula.

Mon anniversaire, en Corse, hier soir. Soirée magique avec Joe, Nicolas, Victoria, tous les quatre ensemble, tard dans la nuit.

D'abord dîner, les pieds dans le sable, sur la plage du restaurant Mata-Hari, tenu par notre voisin et ami Alexandre Rutili, puis retour à la maison où – surprise ! – Nicolas au piano, Victoria à la voix, m'ont offert du Brel, du Brassens, du Barbara, mes glorieux amis des années 1960. C'était tendre, c'était beau. Un peu pompettes, tous les quatre, nous nous sommes dit des mots d'amour que nous n'avions jamais osé prononcer à jeun.

Comme souvent ces temps-ci, j'ai pleuré. De joie.

Un sondage publié dans *Le Parisien* de ce matin désigne Jean-Luc Mélenchon comme meilleur représentant de la gauche. Peut-être cela le consolera-t-il du score décevant récemment obtenu aux élections européennes.

« L'humain d'abord », c'était le slogan qu'il avait arboré en 2012. Tellement séduit que par l'entremise de ma copine Clémentine Autain, je m'étais rapproché de lui pour le soutenir aux législatives de Hénin-Beaumont. Au cours d'un meeting, j'avais même improvisé une courte revue de presse où, comme toujours en ces occasions – je le faisais sous Mitterrand –, je m'étais autorisé à le taquiner gentiment. La salle, essentiellement composée de ses partisans, avait beaucoup ri. Pas lui. Beaucoup d'humour, mais, inversement à Mitterrand, pas sur lui-même. Une fragilité qui relève de la psychanalyse. Talent d'orateur indéniable, étayé par une culture littéraire et politique étincelante, à la moindre alerte de son ego, tout s'évapore. Fou des médias mais d'une irrépressible susceptibilité face à ceux qui le questionnent, il déçoit fatalement ses potentiels électeurs.

Qui lui conseillera de changer d'attitude ? Pas moi.

Je suis un vieux chat. On me plaît ou on me déplaît. Je ronronne ou je griffe.

Un jeune Rom de 16 ans, sauvagement battu par d'autres jeunes gens, plus ou moins immigrés, eux aussi, à Pierrefitte, en Seine-Saint-Denis. La scène se passe dans un quartier qu'on a baptisé la cité des Poètes, près de la station de tramway Jacques-Prévert. Ça ne s'invente pas !

Impatient d'avoir la réaction de Manuel Valls, grand pourfendeur des Roms, pour savoir ce qu'il pense de cette méchante affaire. Il avait déclaré il y a peu : « Les Roms n'ont pas vocation à rester en France. » Certains l'ont cru.

Hier, tard dans la soirée, après avoir zappé de chaîne en chaîne pour échapper au Mondial de foot brésilien, je tombe sur Belmondo, le copain de toute une vie, qui apparaît dans un film, *Joyeuses Pâques*, réalisé par je ne sais plus qui, il y a trente ou quarante ans. Jean-Paul est superbe. Drôle et incroyablement séduisant, mon Bébel. La bande à Bébel, c'est ainsi qu'on nous appelait, Jean-Pierre (Marielle), Jean (Rocheffort), Pilou (Vernier), Claude (Brasseur), Bruno (Crémer) et moi, au cœur des années 1950.

En couple ou pas, mariés ou pas, nous nous rejoignons deux ou trois soirs par semaine, entre garçons, rue Saint-Benoît, dans le Saint-Germain-des-Prés de ce temps-là. Camus, Sartre, Reggiani, Brel, Barbara étaient encore vivants et nous les croisions parfois. Plus tard, lorsque j'ai commencé à me produire dans un cabaret de la rue de Seine, la Galerie 55, d'abord seul puis avec Marielle, c'était chaque soir notre rendez-vous. Et puis, *Dragées au poivre*, en 1962, avec Belmondo, Marielle et Brasseur, excellents tous les trois dans les sketches de mon premier film d'auteur qu'ils interprétaient en compagnie de partenaires prestigieux, Simone Signoret, Anna Karina, François Périer, Francis Blanche, Sophie Daumier, Monica Vitti, Vadim, Jacques Dufilho et quelques autres.

En 1965, c'est à Bobino que je retrouverai, en co-vedette, la grande Barbara, s'envolant, elle aussi, d'un cabaret de Saint-Germain-des-Prés, L'Écluse, et puis, deux ans plus tard, Jacques Brel qui avait débuté, même quartier, à L'Échelle de Jacob, avant de triompher à l'Olympia. Il m'avait choisi pour l'accompagner en tournée, comme « vedette américaine », à la fin de la première

partie de son spectacle. Chaque soir, pendant son tour de chant, je restais vissé à la coulisse, côté cour, pour le contempler. Discrète leçon de scène que je m'offrais. Il est mort, Brel. Sophie, Barbara, Simone et les autres aussi. Tous partis. Je ne m'habitue pas.

En éditorial du supplément télé de *L'Observateur* qu'il dirige, Richard Cannavo m'offre, à propos du documentaire de Mireille Dumas, diffusé demain soir, le plus bel article de ma vie. Quelques extraits, en souvenir, pour les jours de cafard :

Titre : « LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ ». Sous titre : « C'est un homme de combat qui a choisi le rire pour tenter de sauver le monde. S'il n'y est pas toujours parvenu, Guy Bedos ne s'est jamais trahi. »

De cette pleine page, un extrait, qui va m'aider à vivre les temps qui viennent : « Depuis des décennies, ce tendre furieux assume son "rôle de décomposition" avec une allégresse fiévreuse, nous laissant "inconsolables et gais", une béance au cœur. La scène est son ring à lui, il y boxe la bêtise et la vie qui passe, ce temps compté des hommes, comme un vertige... »

Bien reçu. Merci, monsieur Cannavo.

Depuis son succès aux dernières élections, Marine Le Pen drague toute l'extrême droite européenne pour tenter de former un groupe à Bruxelles. En vain, semble-t-il. Si fachos qu'ils apparaissent, certains refusent de se compromettre avec le Front national, jugé trop ouvertement raciste et antisémite. La dernière sortie du père Le Pen, où il souhaitait m'envoyer au four avec quelques autres, juifs ou pas, n'est vraisemblablement pas étrangère à leur réticence. Bedostein (comme me nommait Desproges, dans le désopilant éloge funèbre qu'il avait composé à mon intention) n'est pas mécontent de participer, de loin, aux déboires de la famille Le Pen.

Pour me rafraîchir la mémoire, l'un de mes proches me retrouve la séquence sur la Toile :

« La France est en deuil et la presse tout entière en témoigne, hormis le journal *L'Humanité* qui considère le décès de Bedos comme une manœuvre du gouvernement pour accélérer le processus de compression du personnel du Cirque d'hiver à la rentrée (les locations seront bientôt ouvertes). [...] Tout en déplorant que Bedos eut moins d'humour que Tino Rossi, Lulu T'as-le-Sida écrit dans *Libération*, je cite, "Bedos est parti, le froid coup de poing du destin nous atteint en plein hiver, glacé comme un marron." Même *Minute*, où Bedos n'avait pas que des amis, trouve quelque accent de dignité sous la plume d'Adolf de Croix-de-feu, pour exprimer la sincérité de son deuil. Je cite *Minute* : "Chouchou de l'intelligentsia cosmopolite de l'avenue Foch, le pétomane pro-palestinien Guy Bedos, né Bedostein vient de passer l'arme où ça ?, à gauche, évidemment." »

Fauché. Plus un rond à la banque. Tout dépensé. Six mois après avoir mis un terme à ma carrière de show-man, des salles pleines à craquer depuis cinquante ans, forcé de vendre ma maison corse pour survivre.

« Donner du temps au temps », comme disait notre cher Mitterrand.

Le docteur Bonnemaïson, accusé d'avoir donné la mort à sept de ses patients en fin de vie, est acquitté. Je suis de ceux qui applaudissent.

Sondage dans un journal du matin : 9 Français sur 10 en faveur de l'euthanasie.

À François Hollande, à présent, de relire ses promesses de campagne et de décider du moment où il accordera, non plus comme candidat en recherche de voix mais en président soucieux de les satisfaire, cet indispensable droit à mourir dans la dignité. Une urgence parmi les urgences.

Malgré les multiples suspicions qui lui tombent sur la tronche, Nicolas Sarkozy – alias Paul Bismuth – envisage publiquement de redevenir président de la République.

Poursuivi pour des délits qui pourraient lui valoir entre cinq à dix ans d'incarcération, il se dit innocent et persiste à ne retenir qu'un acharnement judiciaire orchestré par le pouvoir en place. La meilleure défense, c'est l'attaque, dit-on. Au cours de ses récentes interventions médiatiques, il évoque sans le nommer le régime des colonels grecs, fustigé naguère dans Z, le fameux film de Costa-Gavras. Si peu enclin que l'on soit à soutenir la gouvernance de Hollande, Valls et consorts, on a du mal à les imaginer endossant l'uniforme hellénique d'un temps révolu pour avoir la peau de l'ex-président.

Dans son propre camp, aucun ténor de l'UMP, ni Juppé, ni Fillon, ni Raffarin, actuellement aux commandes du parti, ne s'empresse de voler à son secours. Seule sa garde rapprochée, de Hortefeux à Guéant et de Guaino à Morano, ne désarme pas. Personnellement, en observateur légèrement partial, j'attends que justice se fasse pour commenter cette kyrielle de faits divers dans lesquels notre petit homme s'est enfoncé. Mais que des millions de nos compatriotes, dans leur « Nicolas, reviens ! », veuillent aider Paul Bismuth à se rasseoir dans le fauteuil du général de Gaulle n'en finit pas de m'ahurir. Au moment du « Sarkothon », ils sont même allés jusqu'à payer ses dettes, les pauvres !

Si dévastatrice que soit la crise économique et sociale que nous subissons en France, le pire nous est pourtant épargné. Un peu partout dans le monde, notamment dans les pays orientaux, on s'entretue. En Israël, en Palestine, en Irak, en Syrie, en Lybie, au Mali, au Nigeria, en Centrafrique, en Ukraine, chaque jour, chaque nuit, des hommes, des femmes, des enfants se font massacrer. Dans l'interminable conflit israélo-palestinien, ces jours-ci, ce sont des adolescents qu'on a, de part et d'autre, choisis pour cibles : trois garçons israéliens assassinés et, en représailles, un jeune Palestinien torturé et brûlé vif.

Ma Torah, mon Coran, ma Bible à moi, c'est la Déclaration universelle des droits de l'homme dont je porte en poche un fascicule qui ne me quitte pas.

Article premier : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. »

Chacun sa religion. En citoyen du monde que je suis, celle-ci m'aide à vivre.

Mis en examen. Comme un vulgaire Sarko-Bismuth. Par chance, j'ai échappé aux quinze heures de garde à vue infligées à Tom Pouce. Sa copine Morano a porté plainte contre moi pour injure publique. Sur la scène du théâtre de Toul, en octobre dernier, dans ce département de Meurthe-et-Moselle dont elle fut députée, je m'étais contenté de balancer ce qui était inscrit dans ma revue de presse habituelle : « Morano, qu'elle est c***, celle-ci... Elle arrête pas de répéter : "Le peuple, je connais, j'en viens." Eh ben, retournes-y, c*** ! »

Dans une interview sur Canal +, j'ai aggravé mon cas en déclarant : « Dire de Morano qu'elle est c***, c'est pas de la diffamation, c'est de l'information ! »

Mine de rien, très politique, cette affaire. Ce soir-là, à Toul, j'avais été invité par les actuels élus de gauche à inaugurer avec mon spectacle leur nouveau théâtre en présence d'Aurélie Filippetti, notre provisoire ministre de la Culture. Aux yeux de Morano, c'était beaucoup. Comme par hasard, quelques jours plus tard, une rangée de fauteuils d'orchestre était occupée par une vingtaine de ses nerfis qui ont perturbé mon spectacle.

Tout cela sera réglé d'ici quelques semaines devant un tribunal. Je m'y rendrai avec allégresse.

On me demande souvent mon avis sur les « comiques » du moment. À ma courte honte, bien forcé d'avouer que, les connaissant mal, je ne me sens pas autorisé à les juger.

Chez les garçons, j'aime Fellag, Jamel Debbouze – deux Arabes ! –, Michel Boujenah, Patrick Timsit, Élie Semoun – trois Juifs ! – et quelques Français de souche tels que François-Xavier Demaison ou le jeune Alex Lutz, jamais vu sur scène mais étonnant à la télévision.

Chez les filles, j'apprécie beaucoup ma copine et ancienne partenaire Muriel Robin, Florence Foresti, Valérie Lemercier et quelques autres sur lesquelles je ne trouve pas urgent de m'attarder. Je ne suis pas professeur d'humour et refuse de corriger les copies.

Ayant eu la chance d'être le contemporain et l'intime de Pierre Desproges, Coluche, Thierry Le Luron et aussi le filleul de Raymond Devos et le contemporain de Fernand Raynaud, de Jean Yanne et de certains autres artistes dont le nom s'est effacé de ma mémoire à l'instant où j'écris, je ne suis fan – quelques exemples au hasard – ni de Gad Elmaleh, ni de Stéphane Guillon, ni de Franck Dubosc ou d'autres amuseurs du moment. Sans être un incondicional, il m'est arrivé de m'esclaffer à certaines saillies de Laurent Gerra ou de Nicolas Canteloup, qui, dans le genre limité de l'imitation, sont tout à fait fréquentables.

Et puis, il y a toutes celles, tous ceux – il y en a tant – que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître. Je profite de l'occasion qui m'est donnée pour leur dire : « Merde ! »

Hier, sur une chaîne câblée, revu un film dont je me régale depuis des siècles, *A Star Is Born* (*Une étoile est née*), avec les inoubliables Judy Garland et James Mason. Toujours aussi fascinants, l'un et l'autre. Hanté depuis toujours par le personnage d'acteur has-been interprété par Mason, qui, à la fin du film, désespéré, viré par ses producteurs, entre dans la mer pour disparaître à jamais du générique. Cette séquence, culte pour moi, qui exprime si violemment la possible cruauté des métiers du spectacle, m'aura accompagné depuis le début de ma carrière. J'y pense souvent, ces temps-ci, face à la mer, depuis la terrasse de ma maison d'été. Si un jour je décide d'en tourner, pour de vrai, la version française, je choisirai l'hiver.

Leïla Shahid, représentante de la Palestine auprès de l'Union européenne, témoigne sur une chaîne d'info à propos du conflit israélo-palestinien autour de la bande de Gaza. Score provisoire : 200 morts et 1 800 blessés parmi les civils palestiniens. Tirs de roquettes de la part du Hamas sur Israël et 8 soldats tués. Ne surtout pas dérapier dans une comptabilité funèbre afin de désigner le plus condamnable des deux adversaires. *Peace now* ! Si l'on en croit ce qu'on nous dit dans les médias, l'Égypte aurait proposé un cessez-le-feu aux belligérants, apparemment accepté par Israël, refusé par Gaza. Vexé, Netanyahu préparerait une invasion terrestre de Gaza et la totale destruction des lieux qui abritent les civils de tous âges, écoles, hôpitaux, etc.

Je vais appeler mon amie Christiane Hessel pour savoir comment elle vit cette tragédie. Probablement aussi mal que Stéphane, son époux disparu, qui, tout Juif qu'il était, n'a jamais cessé d'exprimer sa réprobation face aux divers gouvernements israéliens et la violence imposée à la communauté palestinienne. (Ça lui avait même valu d'être contesté en tant que résistant historique au régime nazi par diverses associations juives de France !)

Face à la colonisation militaire, territoriale et bétonnière opérée depuis tant d'années par le pouvoir israélien, je disais sur scène : « Les Palestiniens ont l'histoire de leur géographie. »

Confidences d'un ami de jeunesse. Sa jolie dame, de vingt ans sa cadette – ils sont mariés depuis trente ans –, lui aurait signifié, il y a quelques mois, qu'elle souhaitait mettre un terme à leur relation sexuelle. Situation relativement banale, qui pourrait déraper dans l'adultère – elle est très belle et lui, malgré ses 70 ans, est encore très séduisant – ou, pire, la rupture, le divorce, et ce serait la fin du film. Coup de théâtre : ils s'aiment. Plus que jamais. Dans leur histoire, l'amour-cœur aurait triomphé de l'amour-corps et, entre ces deux-là, à l'entendre, lui, c'est à la vie à la mort.

Comme l'écrivait Blaise Pascal, un auteur que j'ai beaucoup fréquenté lorsque j'étais déjà jeune : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. »

Je dis souvent de quelqu'un avec qui je n'ai pas d'affinités : « Il n'est pas de ma famille. » Malheureusement aussi vrai de certains qui sont de mon sang, portent mon nom et dont, le temps passant, je réalise qu'ils me sont définitivement étrangers.

Ce matin, dans le lit de garçon que j'occupe parfois dans mon petit bureau corse, je me réveille en forte érection. Comme je l'avais dit, pour rire, dans le dialogue improvisé avec mon fils au soir de la cérémonie des Molières : « Le cadavre bande encore. »

Ne peut-on être indigné par le comportement de Netanyahou et de ses troupes, du carnage de 600 êtres humains – chiffre provisoire –, femmes et enfants compris, sans être pour autant accusé d'antisémitisme ? C'est pourtant ce que je retiens des accusations portées, chacun dans son style, par François Hollande et Manuel Valls après la manifestation contre la violence de l'armée israélienne à Gaza. Que cette manif ait provoqué de regrettables débordements de la part de certains jeunes « casseurs » est évidemment déplorable, mais pourquoi l'avoir autorisée en province – où tout s'est bien passé – et interdite à Paris ? La multitude de policiers envoyés sur place, les barrages installés afin d'empêcher le passage des manifestants à coups de grenades lacrymogènes n'auraient-ils pas été vécus comme une agression concertée ?

Et que retient monsieur Valls, dans sa déclaration télévisée d'hier soir ? Le retour de l'antisémitisme en France et le risque de résurgence d'une nouvelle Shoah ! Pas un mot de compassion pour les victimes palestiniennes.

Au téléphone, Christiane Hessel me lit deux lettres bouleversantes qu'elle a envoyées à l'Élysée et à Matignon, à Hollande et à Valls, dont je retiens, dans l'une d'elles : « Votre indifférence vis-à-vis des victimes civiles de Gaza me laisse sans voix. »

Sans voix ! Sans celle des millions d'électeurs qui les ont portés au pouvoir, ces deux-là. Rendez-vous en 2017.

Netanyahou, Poutine. Deux chefs d'État dont je regrette qu'ils ne soient pas traduits devant un tribunal international pour crimes de guerre.

Du côté de l'Est ukrainien, les pro-Russes, clairement soutenus par le Kremlin, accumulent les offenses aux droits de l'Homme, dont le drame de l'avion de la Malaysia Airlines, abattu en plein vol au-dessus de leur terrain de chasse – 298 morts –, restera longtemps dans les mémoires.

Face à cette tragédie, François Hollande, égal à lui-même, après quelques hésitations, décide d'honorer un contrat signé autrefois entre Sarkozy et Poutine, avalisant la vente de deux Mistral, navires de guerre, porte-hélicoptères extrêmement offensifs. Tant pis pour les Ukrainiens pro-Européens de Kiev. Et tant pis pour Hollande qui aura à revoir sa copie dans quelques mois...

Puisque nous en sommes à mesurer la mortalité de l'été, dernier décompte des victimes palestiniennes à Gaza : 1 800 morts, dont 200 enfants. « C'est la faute du Hamas ! » clament Netanyahou et certains de ses disciples français.

Retour en France. Nadine Morano n'en finira jamais de nous surprendre. En marge de la condamnation d'une élue du Front national à neuf mois de prison pour avoir comparé Christiane Taubira à une guenon, Morano se jette sur son tweet : « Neuf mois ferme pour avoir traité Taubira de singe, j'espère que, pour m'avoir traitée de salope, Bedos sera logé à la même enseigne. »

Toujours sur le Net, d'inattendus avocats de ma défense lui répondent :

« Dans un cas, il y a une volonté d'insulter, dans l'autre, le souci de la précision. »

« Mais pourquoi cette femme refuse de réfléchir avant de tweeter ou de parler ? »

« Avec vous, on pense avoir touché le fond. Mais, chaque jour, vous sortez une connerie encore plus énorme. »

Merci de votre soutien, chers concitoyens. Au procès en correctionnelle, je m'autoriserai peut-être à vous citer.

Je ne fréquente pas et n'ai jamais fréquenté « utile ». Les personnes célèbres qui sont dans ma vie – pour certaines depuis plusieurs décennies – me sont, comme on dit communément, « tombées dessus ». Je ne m'en plains pas.

Ces jours-ci, je suis plongé alternativement dans deux livres envoyés par deux proches, *Ne vous résignez jamais*, de Gisèle Halimi, et *La Passion de la méchanceté*, de Michel Onfray.

Gisèle, c'est, depuis les années 1960, au même titre que Simone Signoret, mon autre grande sœur, l'une de mes professeures d'instruction civique. C'est à Gisèle, entre autres influences, que je dois d'être aussi féministe qu'un homme du Sud peut l'être.

Dans son récit autobiographique, elle nous rappelle son enfance tunisienne et la vision qu'on avait là-bas de la condition féminine. À ce que je sais, la situation des femmes, qui s'était fortement améliorée sous la présidence de Bourguiba, a subi lors de l'avènement du gouvernement islamiste « modéré » Ennahdha d'incroyables atteintes. Espérons que les femmes « complémentaires » sauront s'en souvenir aux prochaines élections.

Au point où j'en suis du livre de Gisèle, je retiens également un portrait très nuancé de Simone de Beauvoir (si elle avoue devoir beaucoup à la lecture du *Deuxième Sexe*, elle n'exprime pas moins une certaine réserve concernant les « amours principales » et les « amours secondaires » prônées par Sartre et Beauvoir), bref, Gisèle, directe et authentique telle qu'on l'aime.

Gisèle, ma Gisèle, à qui nous avons offert, Joe et moi, d'être la marraine laïque de notre fils Nicolas et qui s'est acquittée du rôle avec la tendresse et l'exigence dont elle est porteuse. Merci, ma grande. À tout le temps.

Onfray, maintenant. Improbable rencontre. Le philosophe et le saltimbanque. En anciens « miséreux affectifs » que nous sommes l'un et l'autre, nous avons réussi à tisser des liens quasiment familiaux, lui, en fils aîné, moi, en père de substitution. En écrivant

cela, qui peut paraître immodeste, je ne crois pas me vanter. Nous avons quelques preuves. Que je choisis de garder secrètes. Un seul regret : je ne le vois pas assez. Je me console en le lisant.

En procureur littéraire qu'il lui plaît d'être parfois, après avoir instruit le procès Freud – qui ne lui a pas valu que des amis –, le voilà qui tombe à bras raccourcis sur Sade, le « divin marquis ». Violent réquisitoire auquel n'échapperont pas certains adeptes plus ou moins notoires, de Guillaume Apollinaire à Georges Bataille en passant par quelques biographes sadiens tels que Maurice Heine, Jean-Jacques Brochier, Gilbert Lely, Gilles Deleuze et Jean-Jacques Pauvert. Dossier aussi musclé que documenté. À la page 80, Onfray choisit, sous le titre « Malade, pas médecin », de citer quelques « exemples » de la prose sadienne. Je passe la plume à mon fils adoptif :

« Éjaculer sur le visage d'une jeune fille ; uriner sur le sexe d'un curé ; avaler la morve d'une vieille ; boire l'urine d'un grabataire malpropre, [...] se branler sur un cercueil ; tuer et sodomiser une jeune femme dans la seconde suivant l'assassinat ; éjaculer en assistant à une exécution capitale ; [...] sodomiser un dindon, le décapiter au moment de décharger ; entrer un serpent dans son anus... »

Pardon, Michel, je vais vomir et je reviens.

Au moment où les belligérants acceptent de respecter une trêve de quelques jours dans le conflit israélo-palestinien, l'Irak, à présent. Dans tout le pays, les forces jihadistes pourchassent et assassinent tout ce qui ne leur paraît pas conforme à l'islamisme tel qu'elles le voient, implacable, intolérant. Elles s'en prennent aux chrétiens, aux Kurdes et à tout ce qui n'est pas conforme à leur vision du monde. En retour, intervention aérienne des États-Unis, de la France, qui bombardent abondamment.

Ça tue beaucoup, cet été.

Trente-six ans que nous sommes mariés, Joe et moi. Hier soir, nous fêtions cet anniversaire, face à la mer, sur la terrasse et la pelouse de notre maison. Une vingtaine d'amis, corses, pas corses, jeunes, moins jeunes, étaient avec nous. Belle soirée. On a dansé, on a chanté, on a ri.

Deux copines, Vally et Vanessa, rencontrées en Guadeloupe et venues s'installer ici, d'une île à l'autre, sous le signe des sushis qu'elles cuisinent à domicile. Exquis. Nous les aidons à s'implanter dans la région. Parmi nos invités, trois membres de mon équipe technique, ma famille de spectacle, Jérôme, Sabrina, Véronique, des frères, des sœurs qui me tiennent la main, de ville en ville ; Victoria, notre fille, et sa bande, Olivier-Banjo, Olivier-Kino, Olivier Allouche, les arbres de son bosquet affectif, Justine et Julien, nos filleuls adoptifs, et puis ceux d'ici, François et Virginie, restaurateurs du port de Calvi, les frères Tao, Jean Témir et Tao-By, grandes figures des nuits calvaises, Jacques Higelin, mon copain de toujours...

Et d'autres visages, d'autres silhouettes, sans nom pour moi, seulement des prénoms : Louise, Sibylle, Jacques et quelques autres, qui m'auront ravi, cette nuit-là. Superbe anniversaire.

Non, rien de rien, je ne regrette rien.

Deuxième mise en examen de l'été. Je suis convoqué à Paris le 14 août par la Brigade de répression de la délinquance contre la personne, mandatée par le juge d'instruction. Je n'irai pas. Le 14 août, je suis en Corse. J'y suis, j'y reste. Après Nadine Morano, c'est Marine Le Pen qui porte plainte. Toutes ces femmes de droite et d'extrême droite qui se jettent sur moi, une partouze judiciaire.

En novembre 2013, un mois avant ma dernière de l'Olympia, *Libération* m'offrait la une et la rédaction en chef du journal d'un jour.

Aussi fier qu'étonné. Je n'ai pas que des amis à *Libé*, mais j'en ai, qui me l'ont prouvé.

En 1993, Serge July, qui dirigeait *Libé* à l'époque, m'avait confié une chronique hebdomadaire, que j'avais intitulée « Mauvaises pensées », tenue pendant toute une saison et qui a été publiée plus tard par les éditions du Cherche-Midi. Je l'ai feuilleté récemment, ce bouquin. C'était presque aussi brillant que du Stéphane Guillon !

Je blague.

Toute ma vie, je me suis préservé de l'alcool et de la drogue. Bien aidé en cela par tous les pochetrans et les camés que j'ai croisés. Merci à tous.

Triste nouvelle : Robin Williams, un acteur que j'aimais beaucoup, à la fois drôle et émouvant, mais qui ne buvait pas que de l'eau minérale, se serait pendu pour échapper à de graves problèmes de santé. En rentrant à Paris, je foncerai à la Fnac pour acheter les enregistrements de *Good Morning Vietnam*, *Le Cercle des poètes disparus* et autres films que j'ai adorés. Goodbye, Robin. À bientôt.

À 90 ans, Lauren Bacall est partie elle aussi. Je suis en deuil. Bogart et Bacall, les idoles de ma jeunesse. Je vais plonger dans les DVD de leurs films que Nicolas m'avait offerts pour mon anniversaire de l'année dernière.

Été incertain. Un peu partout en France, il pleut, il vente... Chez nous, en Corse, le soleil est là mais ça souffle fort. Nos chats Julius, Athos, Wolfie, effrayés par l'environnement qui frétille, sont terrés dans la maison.

Le vent se lève, il faut tenter de vivre...

Campagne contre le tabagisme, un peu partout dans la presse et à la télé. En page 8 du *Parisien* de ce matin, gros titre : « Les fumeurs meurent plus tôt et finissent leur vie diminués » ; « Nombre d'années d'espérance de vie en moins : 7 ans et 10 mois, pour les hommes ; 8 ans et 2 mois pour les femmes », « Nombre d'années à vivre en moins bonne santé : 6 ans et 3 mois pour les femmes ; 6 ans et 10 mois pour les hommes ».

Dans mon bouquin d'autofiction, *Le Jour et l'Heure*, je me projetais dans le personnage de David, cinéaste dépressif, qui écrivait dans son journal intime : « Je me suis remis à fumer. Suicidaire comme je suis, FUMER TUE, ça m'excite. »

Première fois de ma vie que je suis plus vieux que le pape. Et alors que je commençais à m'attacher, voici que notre cher François veut nous quitter.

Au retour de son voyage en Corée, il accorde une interview à un journal italien dans laquelle il évoque sa mort et, pour ne pas nous prendre en traître, une éventuelle démission.

Entretenant moi-même, depuis tant d'années, une relation intime à ma dernière heure, je ne suis pas autorisé à le contredire. Je vais pourtant lui écrire. Et pour le coup, ce ne sera pas un sketch, comme pour ce maboule de Jean-Paul II, non, une vraie lettre, adressée à un être humain.

Hier soir, avec toute la maisonnée, nous avons vu ou revu un inoubliable film de Bob Fosse *All That Jazz* (*Que le spectacle commence !*). Tout ce qui pour moi nous dit la vie y est abordé. Le spectacle, bien sûr, dans une fascinante tragi-comédie musicale autour d'un auteur-réalisateur-chorégraphe, Roy Scheider, magnifique dans ce qu'il véhicule de folie séductrice où l'amour, la musique, le chant, la danse tournent autour de la mort, en plan final. J'ai eu du mal à m'endormir.

Bob Fosse aura beaucoup compté dans ma vie. C'est son film sur Lenny Bruce, *Lenny*, avec Dustin Hoffman, histoire tragique d'un humoriste américain, censuré, persécuté, assassiné par le pouvoir maccarthyste, qui m'a inspiré, sous la présidence de Giscard d'Estaing, mes premiers textes de résistance. On ne m'a pas tué, moi, mais le système politico-médiatique de l'époque aura tout fait pour avoir ma peau. Je me suis bien défendu.

Merci à Simone Signoret, James Baldwin – Jimmy pour les intimes –, écrivain noir américain, lieutenant de Martin Luther King, réfugié à Saint-Paul-de-Vence, qui m'auront tenu la main.

André Frossard avait écrit dans *Le Figaro* à propos des martyrs de la Shoah : « Leur seul crime est d'être né. » Cette formule pourrait être appliquée ces jours-ci aux 2030 morts palestiniens de Gaza – chiffre provisoire –, victimes civiles du carnage opéré par les soldats de monsieur Netanyahou. Aborder dès que possible ce sujet

avec Boris Cyrulnik, initiateur du concept de résilience, selon lequel certains enfants, maltraités, martyrisés par leurs parents, se construisent à l'inverse de ce qu'ils ont subi.

C'est en pur résilient que je viens de survoler la tribune commise dans *Le Monde* par Claude Lanzmann où il prétend, d'une plume imbécile, fustiger Régis Debray, Rony Brauman, Edgar Morin et Christiane Hessel pour une lettre envoyée à François Hollande au sujet du massacre de Gaza. Lanzmann a la même vision de ces événements que Netanyahou. Et il insulte tous ceux qui ne la partagent pas. Pour un peu, j'interromprais mon abonnement au *Monde*.

En cette fin de journée du mois d'août, Desproges me manque. Il me manque chaque jour, depuis plus de vingt ans qu'il est parti, mais là, ce soir, je voudrais qu'il soit là, avec nous, avec moi. Qu'ils débarquent, avec Hélène, sa femme, disparue elle aussi, comme ils nous en ont fait la surprise, autrefois, en Corse, aux Baléares, pendant les vacances d'été. Par hasard, disaient-ils. « Nous avons loué une baraque dans le coin et, hier, on nous a dit que vous étiez là. » Quelle coïncidence ! Tout Pierre, ces petits mensonges-là, dans sa pudeur affective. Je lui manquais, nous lui manquions, il me manquait, ils nous manquaient. Belle histoire d'immortelle amitié.

Lorsqu'on a la chance d'avoir connu ça, on peut – presque – tout supporter.

Aller-retour Calvi-Paris-Calvi de trois jours. Je suis rentré.

Face à la mer – un lac, en ce début de septembre –, je griffonne à l'ombre de ma terrasse. Bel automne. Je me surprends à rêver qu'aucun acheteur ne se présente pour s'emparer de notre maison. Après tant de spectacles, écrits ici et joués, salles pleines, à Paris, en province et dans tous les pays de langue française, du Québec à l'île de la Réunion, j'avais mérité de la garder, cette baraque. En attendant la rupture définitive, je m'y incruste jusqu'à la fin octobre. L'été prochain, si nous ne sommes plus là, nous en louerons une autre, dans cette Balagne à laquelle nous sommes si attachés.

La Corse, mon Algérie de rechange.

Qu'il est distrait dans ses choix, ce président Hollande ! Aussi bien dans sa vie privée que dans sa vie publique, un désastre. Valérie

Trierweiler – manquait plus qu'elle – qui le balance dans un bouquin que je ne lirai pas, qui cartonne, dans les librairies, les médias et les réseaux sociaux. Cette Trierweiler, nous l'avions croisée, Joe et moi, lorsqu'elle avait accompagné Hollande au Théâtre du Rond-Point pour assister au spectacle que j'y présentais pendant la campagne présidentielle. Au souper d'after-show, attablée à ses côtés, Joe avait dû supporter durant toute la soirée les vacheries qu'elle balançait sur Ségolène Royal. Ce livre ravageur n'est donc pas une surprise pour nous. Pour le chef de l'État, le coup de grâce. Madame Le Pen exulte. « Le peuple ! Le peuple ! » brame-t-elle un peu partout en espérant une dissolution de l'Assemblée nationale. Nous en sommes là. Sinistre.

J'essaie de me consoler en feuilletant un petit livre de Ken Loach. Ce réalisateur anglais, que j'affectionne particulièrement, nous offre un cours de résistance artistique et citoyenne.

Un printemps arabe *made in Europe*.

En rentrant à Paris, j'irai en parler avec Stéphane Hessel, assis sur le bord de sa tombe, au cimetière Montparnasse.

Bernard-Henri Lévy, l'ancien nouveau philosophe, aura occupé l'antenne de France 2 durant tout le week-end. Chez Ruquier et chez Drucker, il vient faire la promotion d'un texte de lui publié en librairie et interprété, au Théâtre de l'Atelier, par Jacques Weber. Comme toujours, il assène ses vérités sur un ton sentencieux, mais, comme toujours, on peut s'autoriser à contester radicalement certaines d'entre elles. Partager sa détestation de Vladimir Poutine, oui. Adhérer à son indulgente lecture du comportement de Netanyahou vis-à-vis des Palestiniens de Gaza, non.

J'étais sur le plateau de Drucker dimanche dernier, invité par Michel Boujenah, mais hors antenne lorsque BHL est arrivé. Dommage, l'échange aurait pu être distrayant.

Des images du passé qui s'inscrivent sur l'écran de ma mémoire. Barbara, mon aigle noir, sur la scène du Châtelet, Joe et moi dans la salle, qui m'offre sa chanson *Ma plus belle histoire d'amour*, qu'elle a écrite vingt ans plus tôt, lorsque nous partagions l'affiche de Bobino, en 1966. Si sa mort ne m'en avait pas privé, je lui aurais demandé de venir la chanter à l'Olympia, cette chanson-là, pour ma soirée d'adieu. Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous, c'est toi, public. Vrai pour elle, vrai pour moi. Je ne t'oublierai jamais, ma Barbara. À bientôt.

Toujours à Bobino, dans cette rue de la Gaîté qui n'était pas triste, Brassens. Un soir des années 1970, j'étais venu le voir et l'entendre, mon parrain préféré. Après le spectacle, au bistrot d'en face, nous étions un peu attardés dans notre échange de copains d'abord. Autour de deux heures du matin, je lui avais demandé de m'écrire un mot d'excuse pour Sophie, ma compagne de ce temps-là, atteinte de jalousie clinique. Toujours aussi bonhomme, Georges s'était exécuté, sur un coin de table. « Je certifie que le jeune Guy Bedos », etc. À pleurer. Ils sont tous morts. Mes amis, mes amours de ce temps-là, partis, presque tous. *Prière pour être enterré sur la plage de Sète*. C'est en pensant à cette chanson de Georges que, ces années-ci, je me suis offert, au cimetière de Lumio, ma dernière résidence secondaire. Celle-ci, rien ni personne ne me forcera à la mettre en vente.

Et Brel, le grand Jacques, qui apparaît à l'image à son tour. Souvenir dont je ne suis pas fier. Jamais raconté.

Autour de mes 20 ans, j'ai été l'amant d'une jeune femme dont je tairai le nom, qui, je l'ai su plus tard, était la compagne parisienne du réfugié belge. Je ne connaissais Jacques que de loin, à l'époque, mais je l'admirais déjà. J'ai très mal vécu les conversations, aussi intimes que mensongères, qu'elle avait avec lui, au téléphone, moi dans son lit, à côté d'elle. C'est là que j'ai réalisé à quel point on pouvait se mentir dans un couple. Je l'ai plaquée, elle l'a plaqué et j'ai compris plus tard que la célèbre chanson *Ne me quitte pas* avait été écrite pour elle.

Cette plainte me poursuit encore aujourd'hui. Il m'arrive même de penser – quel cynisme ! – que je devrais toucher ma part sur les droits d'auteur ! Amour, humour, ça rime.

J'ai souvent dit que je ne tuerai jamais l'enfant que j'ai été. L'homme, oui, pas l'enfant. Je suis un suicidaire qui s'attarde. Entre la vie, qui me rassure, et la mort, qui me séduit, un va-et-vient un peu sombre auquel je me livre depuis mon plus jeune âge. À la vie, à la mort.

La mort, cette belle salope, qui finira bien par m'avoir.

Un revenant dont on se passerait : Sarkozy. À la une de tous les quotidiens, en couverture de tous les magazines, il se vend bien, l'ex-président délinquant. L'autre soir, au JT de France 2, face à Laurent Delahousse, pendant trois quarts d'heure, il s'est présenté en sauveur de la patrie. Quelques jours plus tard, premier meeting de campagne pour la présidence de l'UMP. Flagrant que cette présidence-là n'est qu'un prétexte à chercher des clients pour l'autre présidence, la vraie, celle de la République.

Dans la salle, ses fans l'acclament en permanence : « Nicolas ! Nicolas ! » On se croirait à un concert de Johnny ! Quarante-cinq minutes d'antenne, de nouveau, sur toutes les chaînes d'info continue, tant pis pour Juppé, Fillon et les autres qui iront se faire voir ailleurs... S'il accède de nouveau à l'Élysée, même conséquence que pour madame Le Pen, moi, le Québec !

Aujourd'hui, les médias titrent sur Hervé Gourdel, guide de montagne, assassiné, décapité en Algérie, par des jihadistes locaux. On nous informe que les images de cette horreur sont diffusées sur le Web. Comme chaque être humain témoin de cette infamie, je suis aussi révolté que furibard. Peu dire que l'on s'identifie. À lui, à sa famille, à ses amis. Tous les musulmans, des imams aux simples citoyens, que ce soit en France ou en Algérie, manifestent leur aversion vis-à-vis de cet islam détourné.

Si hostile que j'aie pu être à la guerre d'Algérie, si j'en avais l'âge, celle-ci, je partirais la faire, dès demain.

Bien qu'hétérosexuel militant, j'ai, tout au long de ma vie, fréquenté certains homosexuels avec autant d'estime que d'affection. Pour eux aussi, j'ai mes têtes. Dès le concours de sortie du Centre national d'art dramatique de la rue Blanche, j'avais été remarqué par le président du jury, Jacques Charon, éminent sociétaire de la Comédie Française. Qui, dans la foulée, m'avait proposé quelques beaux rôles dans plusieurs pièces, classiques ou contemporaines, pour une tournée au Moyen-Orient. Liban, Égypte, Turquie. Quelques partenaires dont je me souviens : Renée Saint-Cyr, la seule femme de la troupe, Jacques Charon, bien sûr, Jean Le Poulain, Henri-Jacques Huet, le seul hétéro du casting masculin...

Jeune et plutôt mignon – j'ai fêté mes 20 ans à Beyrouth –, il m'est vite apparu que j'étais considéré par certains de mes partenaires masculins comme un objet de désir. Je n'ai pas eu trop de mal à leur résister. Nous avons beaucoup ri.

Ces images d'un passé lointain me revenaient à l'esprit, hier soir, lorsque, zappant sur mon écran large, je suis tombé sur une émission consacrée à mon ami Jean-Claude Brial, décédé il y a quelques années. Le fameux « Un jour, un destin », de Laurent Delahousse. Étrange portrait de Jean-Claude que j'ai connu si drôle, si vif, si brillant, et qui, hier, nous apparaissait, à chaque image, de plus en plus dépressif, de plus en plus désespéré. Jamais croisé ce Brial-là.

En ami et voisin de notre île Saint-Louis, il nous avait invités à déjeuner, Joe et moi, dans sa résidence de Montyon, aussi accueillant qu'il l'était à L'Orangerie, son restaurant de l'île, bondissant sur les prétextes à rire ou à faire rire. Je me souviens pourtant qu'à la fin du repas il avait, très pudiquement, évoqué sa mort éventuelle et l'appréhension du mauvais traitement que pourrait subir Bruno, son compagnon, de la part de sa famille naturelle, lors de sa succession. Le « mariage pour tous » n'était pas encore tendance, à cette époque !

Salut Jean-Claude. À bientôt.

Retour à Paris pour une dizaine de jours. Ici, c'est l'automne. Hier, au Festival du livre de Mouans-Sartoux, îlot de bienveillance de la région PACA, c'était l'été. Ce festival, créé il y a une vingtaine d'années par Marie-Louise Gourdon – Malou pour les intimes –, élue socialiste et néanmoins de gauche, j'en suis plus ou moins la mascotte, nouveau livre ou pas. Durant ces trois jours, j'ai participé à plusieurs débats, seul ou en compagnie de mes estimés camarades Fellag et François Morel. Public intelligent et très chaleureux.

À l'année prochaine !

Depardieu, dans une interview au magazine *Le Point* : « À partir de 65 ans, tu peux toujours t'entraîner, bouffer des hormones, tout ce que tu veux, tu as ta vieille peau qui te tombe sur le muscle, tu deviens une espèce de grosse vache. » Parle pour toi, Gégé !

Éric Zemmour et son best-seller *Le Suicide français*. Je ne l'ai pas lu. Pas une urgence. Encore quelques Camus à feuilleter.

Si l'on croit ce que l'on en rapporte un peu partout dans les médias – la une et sept pages dans *Libé*, belle promotion ! –, il se ferait l'avocat du maréchal Pétain, si bienveillant avec les Juifs français de France pendant l'occupation hitlérienne. Approuvé en cela par son vieil ami Jean-Marie Le Pen. *Le Suicide français*, aux yeux d'un type comme moi, avec un tel bouquin, c'est Zemmour qui se tue.

En septembre 2015, je jouerai le personnage interprété il y a une dizaine d'années par Jean-Louis Trintignant dans la pièce de Samuel Benchetrit, *Moins 2*. Belle pièce, beau rôle, émouvant et drôle. Deux types vieillissants, en pyjama dans leur chambre d'hôpital, à qui le médecin de service annonce qu'ils n'ont plus qu'une semaine ou quinze jours à vivre. Ils décident de s'absenter de l'hosto et se baladent, toujours en pyjama, dans les environs, font du stop, draguent une jeune femme enceinte, etc. Très en forme, les deux moribonds. Ce projet me ravit. Rire et faire rire de la mort, tout ce que j'aime.

Même si, après mes adieux au one-man-show, dans les métiers qui me restent, théâtre, cinéma, télé, tout se crée à Paris, j'ai décidé, à mes risques et périls, de garder ma maison corse. Avec la convenable retraite qui m'est allouée et ce que je pourrai gagner ici ou là, nous devrions nous épargner le pathétique. Je pense en avoir convaincu Joe, mon indispensable conseillère économique. Mes chats, eux, m'applaudissent.

On ne se refait pas. Depuis 1975, sous la présidence de Giscard d'Estaing, à travers ma revue de presse, sur le plateau de Bobino ou la piste du Cirque d'hiver, au Zénith ou au Théâtre du Rond-Point, dans l'irrévérence de mon statut d'humoriste patenté, j'aurai résisté à ceux qui, en France ou un peu partout dans le monde, prétendent nous imposer leur loi. Droite ou gauche, Giscard ou Mitterrand, Chirac, Sarkozy, Hollande et une kyrielle de ministres dont plus personne ne se souvient, mon rire de résistance a été plus ou moins accepté, plus ou moins combattu. Même jeu pour les dirigeants d'ailleurs, de Staline à Poutine et de Tony Blair à Angela Merkel, en passant sur Netanyahou et Bachar el-Assad. Ça roule.

Encouragé jusqu'au bout par les femmes, les hommes, qui remplissent mes salles, depuis si longtemps.

J'ai écrit quelque part : « L'avantage du pessimisme, c'est qu'on ne peut avoir que de bonnes surprises. » J'en ai eu, j'en ai encore, de ces surprises, souvent très émouvantes.

Hier, par courrier postal, je reçois un tableau qui, sous forme de photos collées – *scrap booking* ! – et citations extraites de mes spectacles ou de mes bouquins, raconte ma vie. Tout y est, depuis le début ou presque. De mon premier film, *Futures vedettes*, avec Jean Marais et Brigitte Bardot, à *Et si on vivait tous ensemble ?* avec Jane Fonda, Géraldine Chaplin, Claude Rich et Pierre Richard... Des affiches de spectacle, seul ou avec Sophie Daumier ou encore Muriel Robin, des couvertures de livre, des phrases, des formules que j'ai prononcées autrefois, style : « Il ne faut pas prendre les gens pour des cons, il y a déjà assez de cons qu'on prend pour des gens »... Je ne renie rien.

Du fond du cœur, bravo et merci à l'artiste, Carole Molinier.

Qui suis-je, où vais-je et dans quel état j'erre ? Ce questionnement « humoristique », dont je ne sais plus qui en est l'auteur – décidément, la mémoire, moi ! –, cette question rigolote donc, convient très bien à mon humeur du moment. Qui suis-je ? Moi. À prendre ou à laisser. Où vais-je ? Comme nous tous, vers la vie, vers la mort. Et dans quel état j'erre ? Jeu de mots, étagère, mais si on colle un E majuscule à état, la question devient plus anxiogène. L'État, la France, le pouvoir, l'opposition, la gauche, la droite, Hollande, Valls, Sarkozy, Juppé, Copé, Le Pen et d'autres. Vous suivez ? Vous en êtes resté à « Dans quel état j'erre » ? Vous errez ? Moi aussi. Eux aussi, les « puissants », ceux de gauche, ceux de droite et d'extrême droite, ils errent, paumés, perdus. Veulent tous changer le nom de leur parti, UMP, PS, FN, afin de tenter d'accéder, à travers ce maquillage, à une hypothétique virginité. Certains, parmi mes amis, et non des moindres – Michel Onfray –, s'apprêtent à s'abstenir, en 2017. Grève générale des citoyens. Ou à voter blanc, qui pourrait avoir le même sens pour les clients du Front national, cons comme ils sont, qui voteraient blanc contre les Noirs et les Arabes !

Après Cahuzac et Thévenoud, soixante parlementaires soupçonnés de fraude fiscale. J'éteins ma télé, je jette mes journaux. Légère consolation, mon horoscope, dans *Le Parisien* de ce matin : « Cœur : vous serez aimable et aimé » ; « Réussite : aucun problème à l'horizon, excepté peut-être pour une question d'ordre financier » ; « Forme : tonus ». Pas mal. Pour un peu, ça me réchaufferait le moral. Excepté pour les problèmes financiers, qui sont, malheureusement, d'une relative réalité. Merci, *Le Parisien*. Je vais téléphoner à mon presque jumeau Johnny Hallyday, en tournée avec ces « vieilles canailles » de Jacques Dutronc et Eddy Mitchell, pour le rassurer sur son avenir immédiat.

Aller-retour Calvi-Marseille pour Joe et moi. Avant-première du film *La Famille Bélier*, réalisé par Éric Lartigau, écrit, scénario et dialogues, par notre fille Victoria.

À l'écran, Karine Viard, François Damiens, Éric Elmosnino et la jeune Louane Emera, absolument remarquables. Salle pleine, public enthousiaste. Sortie à Paris début décembre. Bravo Victoria.

Au cours d'une manifestation tendance écolo, s'opposant à l'édification du barrage de Sivens, un jeune garçon de 21 ans, Rémi Fraisse, est tué par une grenade « offensive », lancée par un gendarme. Que les forces de l'ordre, sous un gouvernement « de gauche », disposent d'engins aussi meurtriers ne peut que scandaliser le citoyen ordinaire que je suis. On se croirait sous Papon ou sous Pasqua.

Durant quarante-huit heures, pas un mot de regret ou de compassion exprimé par le président, son Premier ministre ou son ministre de l'Intérieur.

L'Histoire jugera.

Sur les réseaux sociaux, diffusion de l'image de « clowns agressifs », armés de couteaux, de matraques ou de battes de baseball. Multitude de jeunes paumés séduits par cette vocation inattendue.

Accablante responsabilité de cette communication contemporaine qui draine tout le désarroi et la violence potentielle d'une génération. Voir tous ces jeunes gens, filles et garçons, dragués, toujours sur Internet, par les jihadistes de l'« État islamique » pour en faire des tueurs ou des putes, ne peut qu'accabler le père attentif et chanceux que je suis.

Pour ceux qui, comme moi, sont d'incorrigibles drogués à l'information quotidienne, l'ennui n'est pas ce qui nous menace.

Les drones, à présent. Ces jouets aériens, j'en ai découvert l'existence au cours du tournage, il y a quelques semaines, de l'émission « Fais-moi une place ! », où Alessandra Sublet était venue nous rejoindre, ma tribu et moi, dans notre retraite corse. Équipe technique épataante, à l'image et au son.

C'est avec ces drones qu'ils avaient filmé tout le littoral, collines, roches et plages de la baie de Calvi. Superbe. Les gens d'ici s'en souviendront. Mais ce n'est pas ces drones « artistiques » dont il est question cette semaine. Il s'agit de ces mystérieux objets qui planent depuis quelques jours au-dessus de plusieurs centrales nucléaires françaises. Qui est aux manettes ? Apparemment, au plus haut niveau de la responsabilité nationale, personne ne le sait. Aussi surprenant qu'inquiétant.

On invite beaucoup Marine Le Pen à la télé, ces temps-ci. Que se soit sur le service public ou sur les chaînes d'information continue, elle est – déjà – chez elle. Si elle est élue présidente de la République en 2017, se souviendra-t-elle de celles et ceux qui l'auront si bien aidée à s'emparer du pouvoir ? Quelques-uns, quelques-unes, dont, par charité, je ne citerai pas les noms, doivent se poser la question. Depuis le Québec, où ma famille et moi serons réfugiés, je leur souhaiterai un agréable quinquennat.

Retransmission télévisée du meeting parisien de Sarkozy. Texte écrit par Henri Guaino. Malgré les sondages qui s'effondrent et les menaces judiciaires qui se précisent, plutôt en forme, notre Tom Pouce. On sent que la consternante prestation, la veille, sur TF1, de son rival de 2012, le futur ex-président Hollande, l'a mis en jambes. Que peut-on retenir de ce que nous a récité Sarko pendant plus d'une heure ? Que la démocratie n'est plus crédible et qu'il est urgent de revenir à la République. Qu'est-ce que ça veut dire ? Démocratie contre République ? Républicains contre démocrates ? Ne serait-ce pas une version française de la récente campagne américaine, fatale au président démocrate Obama, face à ses adversaires républicains, que ce filou de Guaino, en panne d'inspiration, aurait plagiée pour la fourguer à Sarko ?

Aussi probable que vraisemblable.

Ce monsieur Jouyet, nommé secrétaire général de l'Élysée par son vieil ami Hollande après qu'il a servi Sarkozy dans un emploi à peu près similaire, nous apparaît comme un slalomeur politique de la pire espèce. Depuis plusieurs jours, tous les médias nous saoulent à propos d'un déjeuner entre Fillon et lui au cours duquel l'ancien « collaborateur » de Sarko aurait demandé au représentant de l'Élysée d'accélérer les procédures judiciaires concernant l'irréprochable Nicolas. Qui, le lendemain, dans un meeting, la main sur le cœur, dénonce ces horribles pratiques et « le tas de boue » qui s'est abattu sur notre si chère République.

Manquent pas de santé, tous.

Décidément, toujours aussi réjouissant, notre François Hollande. Après s'être planté sur ses choix ministériels (Cahuzac, Thévenoud), d'entourage élyséen (Aquilino Morelle, Jouyet), de compagnie affective (Valérie Trierweiler), voici qu'il est trahi par son équipe « domestique », essentiellement issue des rangs Sarkozy. Dont certains membres se seraient servis de leur téléphone portable pour photographier Julie Gayet en visite au château. Images intimes aussitôt transmises à *Voici*, *Closer* et autres magazines culturels.

Toutes ces bavures, pas imaginables à l'Élysée de Mitterrand, dont on nous dit que Hollande s'inspire. Il va devoir s'appliquer.

Hier, j'étais à Calais. Invité par Emmaüs International, j'ai défilé en tête de manif pour protester contre le traitement qu'on inflige aux migrants dans cette ville. Je me souviens d'un film superbe, *Welcome*, qui racontait cette part d'histoire, il y a quelques années. Toujours d'actualité. Des hommes, des femmes, des enfants, venus se réfugier en Europe pour fuir la guerre, les carnages dont ils sont menacés dans leur pays d'origine. La plupart de ces malheureux ne passent à Calais que pour sauter dans un bateau qui les mènerait en Angleterre. Intolérable, en effet !

Pour les empêcher d'accéder au port, on a même érigé un mur transparent baptisé par les associations résistantes « Mur de la honte ». À la demande des organisateurs, perché sur un camion, j'ai pris la parole – et cette fois, ce n'était pas pour rire – face à un millier de personnes qui semblent avoir apprécié mon intervention.

Comme disent nos voisins d'outre-Manche : *Wait and see*.

Court séjour à Bordeaux où l'on me recevait dans une superbe librairie, « La Machine à lire », dirigée par Hélène des Ligneris, aristocrate gauchisante. Belle personne, aussi généreuse humainement que socialement. J'y étais convié à propos de la sortie du DVD *Rire de résistance*, extrait d'un documentaire télévisé de mon amie Dominique Gros, pour la série « Empreintes », sur la 5, il y a quelques années. Belle vitrine, couverte de la dizaine de livres que j'ai publiés, protégé par des auteurs qui m'ont accompagné tout au long de ma vie, de Marivaux à Philip Roth, en passant par Zola, Stendhal, Jules Renard, Paul Léautaud, Albert Camus ou Françoise Sagan. Et la photo de Simone Signoret qui trônait au milieu de tous ces maîtres en écriture ! Entretien avec Christian Jacquot, le compagnon d'Hélène, devant un public extrêmement vif et sympathique. Fallait-il que je sois bien reçu pour dominer le mal-être qui s'était emparé de moi. Infection pulmonaire, à soigner d'urgence, m'a-t-on appris, le lendemain, après un examen radiologique.

Tout va bien. Je suis rentré dans ma maison corse, où j'ai retrouvé ma femme et mes chats qui me manquaient déjà. Je leur tousse dessus aussi discrètement que je le peux.

En parcourant la presse de ce matin, j'apprends, stupéfait, que jusqu'ici l'on considérait les animaux « domestiques » comme des meubles. Nos législateurs viennent de se reprendre en leur accordant le statut « d'êtres sensibles ».

Bonhomme, Malo, mes chiens disparus, Julius, Athos, Woolfie, mes chats d'amour, sont rassurés.

Un homme et une femme, aussi laids l'un que l'autre, dialoguent à la terrasse d'un bistrot, en se contemplant amoureusement. On dit que l'amour est aveugle. Vrai. Et même sourd, parfois.

À droite et à l'extrême droite, on a voté, ce week-end. Sarkozy, comme prévu, élu président de l'UMP. Score modeste : 63 %.

Marine Le Pen, réélue à la présidence de son parti : 100 %. Je lis dans *Marianne* que, pour la présidentielle de 2017, une part importante des électeurs de ces deux partis sont prêts à s'allier. Pas un scoop.

Rien à dire, rien à écrire sur cet effroyable virus Ebola qui a déjà provoqué la mort de tant d'êtres humains. Je laisse le sujet à la plupart des journaux et chaînes de télé qui en font leur beurre. Tous ces nègres potentiellement contagieux, très vendeur. Un cadeau pour madame Le Pen et les siens.

Certains s'écoutent parler. D'autres se regardent écrire. Ce sont souvent les mêmes. Aussi inécoutables qu'illisibles.

Comment supporter qu'aux États-Unis tant de policiers blancs abattent impunément tant de jeunes gens noirs qui n'ont commis d'autre péché que d'exister. Décidément, là-bas, en dépit du président coloré qu'ils ont élu, le racisme a la peau dure.

Aussi bien dans *Le Monde* que dans *Le Journal du Dimanche*, François Hollande semble avoir meilleure mine. Chiffres du chômage, de la croissance et du pouvoir d'achat en amélioration notable d'ici 2017, nous prédit-il. Même pour les athées, il ne reste plus qu'à prier.

Une amie très proche vient d'apprendre qu'elle est atteinte d'un cancer du pancréas. L'un des plus méchants qui soient.

Joe, quand elle en parle – c'est sa meilleure amie –, ne peut s'empêcher de sangloter. Étrangement, ce sont parfois les malades eux-mêmes qui redonnent de l'espoir à ceux qui les aiment. Celle-ci, que, par discrétion, je ne nommerai pas, vient de nous envoyer par SMS une photo d'elle assise dans son lit d'hôpital, superbe, souriante, les deux doigts de la victoire brandis face à l'objectif.

Il arrive que la vie vous rende l'amour qu'on lui porte.

N'en déplaise au préfet d'Île-de-France, j'approuve Ségolène Royal d'avoir rallumé les cheminées de l'hiver. Prétendre les éteindre en période de réveillons de Noël et du Jour de l'an était une atteinte à notre mémoire d'enfant. Il doit y avoir plus urgent.

S'étant, depuis longtemps, dérobée au « devoir conjugal », la femme pousse l'esprit d'indépendance jusqu'à éteindre, en plein décembre, les radiateurs de la chambre nuptiale. Pour l'homme qui partage sa vie, une chambre d'amis s'impose. Même sans amis.

Début janvier, deux tueurs jihadistes ont assassiné plusieurs journalistes et dessinateurs de *Charlie Hebdo*. Je suis accablé. J'aimais et j'admirais, parmi quelques autres, Cabu et Wolinski. J'ai pleuré comme un gosse lorsque leurs visages sont apparus sur mon écran de télé le jour de leur mort. Incapable d'écrire une ligne de commentaire, j'ai choisi de laisser passer le temps du chagrin.

Quelques semaines se sont écoulées, je ne suis pas guéri, mais je me dois, en ami, en complice de longue date, d'évoquer cette tragédie. Plusieurs chaînes de radio et de télévision ont sollicité mon témoignage. J'ai dit oui, j'ai dit non, selon la confiance que j'accordais à tel ou telle. Catherine Ceylac, par exemple, nous a reçus, Pelloux et moi, dans son « Thé ou café ».

Ne pas confondre émotion et promotion.

Hara-Kiri, *Charlie*, Cavanna, Reiser, Cabu, Wolinski et les autres, c'était, c'est la famille du rire de résistance à laquelle j'appartiens. Lorsque Philippe Val, provisoire directeur de *Charlie*, avant de devenir, pistonné par son ami Sarkozy, celui de France Inter, avait viré du journal mon copain Bob Siné, prétendument pour antisémitisme, j'avais choisi de rejoindre Bob et de témoigner en sa faveur devant un tribunal, qui l'avait acquitté. J'ai même accepté de publier une chronique hebdomadaire dans *Siné Hebdo*, qui a été créé très vite. Avec, entre autres collègues, mon grand ami Michel Onfray. Beau souvenir.

D'inévitables chamailleries entre ceux de *Charlie* et ceux de *Siné* ont eu lieu, à l'époque. Dans une interview que, en tournée dans le Sud, j'avais accordée à *Var-Matin*, je m'étais moi-même laissé aller à des propos un peu excessifs – c'était notre langage – vis-à-vis de mes collègues de *Charlie* : « Pas drôles ! Qu'ils aillent se faire foutre ! Qu'ils crèvent ! » Ce « qu'ils crèvent ! », on me l'a ressorti sur les réseaux sociaux d'Internet au lendemain de leur mort. Sur le site d'un hebdomadaire que je ne lis jamais, on a même été jusqu'à me comparer à Jean-Marie Le Pen !

« Tout ce qui est exagéré est insignifiant », avait écrit je ne sais plus qui.

Parallèlement à *Charlie*, les barbares ont attaqué une épicerie casher, porte de Vincennes, assassinant plusieurs personnes présentes. À Montrouge, une policière noire flinguée par un tireur noir. Et d'autres flics innocents, ici ou là, qui, dans cette saloperie, y ont laissé la peau.

Au total, dix-sept morts. Allah est grand !

Le lendemain dans l'après-midi, je rejoignais le rassemblement citoyen place de la République. J'y suis resté jusqu'au soir, parmi des dizaines de milliers de personnes de tous âges, de toutes conditions, de toutes convictions. « Merci d'être là », disaient certains, lorsqu'on les croisait.

La France que j'aime.

Réfugié dans ma maison corse, je tente de me guérir de toutes ces émotions en contemplant ma Méditerranée. Je lis la presse, aussi. Et je ne peux m'empêcher de regarder les chaînes d'information continue, BFM, I-Télé, LCI, France 24, etc. Info qui ne passe pas inaperçue : les élections législatives grecques et la victoire de la gauche radicale incarnée par Alexis Tsípras, le jeune leader du parti Syriza. Pour les citoyens utopistes tels que moi, très encourageante, cette élection. En chef de gouvernement qu'il est depuis ce matin, Tsípras s'apprête, sans pour autant sortir de l'Europe, à bousculer toutes les règles édictées par madame Merkel, monsieur Junker et consorts. Seule inquiétude sur cet événement, l'alliance avec un parti de droite souverainiste et l'apparente satisfaction suscitée par Syriza dans les rangs de l'extrême droite anti-européenne, Marine Le Pen et autres leaders de partis pro-nazis qui sévissent sur le continent.

François Hollande a invité Tsípras à l'Élysée dans les jours qui viennent. Il était temps ! Peut-être évoquera-t-on les comportements scandaleux des riches armateurs grecs et du clergé orthodoxe, qui trichent depuis si longtemps avec le fisc ou ne paient tout bonnement pas leurs impôts. La Grèce, durant cette cure d'austérité improvisée, apparaît comme l'un des pays d'Europe où la misère aura été le plus présente et le taux de suicide, notamment parmi les jeunes, le plus tragiquement répandu. Bonne chance à Syriza !

Un journaliste de France Inter m'apprend par téléphone la mort de mon vieux copain José Artur.

Après le carnage de *Charlie Hebdo*, une bouffée de tristesse en plus. Nous nous en souviendrons de ce mois de janvier 2015 !

Je ne m'habituerai jamais à la disparition de ceux que j'aime. J'ai beaucoup ri avec José. Il appartenait au clan restreint de ceux qui me recevaient dans leurs émissions de radio ou de télévision lorsque, dans les années 1975, sous Giscard, ce n'était pas la mode. À l'âge qui est provisoirement le mien, j'en aurai perdu, des amis ! Belmondo et Marielle, que j'ai connus à 18 ans, sont encore là, à 81 et 82 ans. Moi, seulement 80. Tout bien réfléchi, je préférerais partir avant eux. Ces années-ci, j'ai été effleuré par quelques soucis de santé, mais, pas de chance, je suis guéri. Mon heure finira bien par arriver. À tout hasard, je vais commander mon cercueil pour toucher du bois.

Insomniaque comme je le suis, j'ai passé une partie de la nuit à rêver que je ne parvenais pas à m'endormir.

Un cauchemar.

Cette affaire Strauss-Kahn qui ressurgit des égouts de l'Histoire. Après le Sofitel de New York, le Carlton de Lille. Un hôtel que je connais bien. Depuis quarante ans, à chaque spectacle présenté dans la ville de Martine Aubry, c'était là qu'on me logeait. Seul en scène, seul dans ma chambre.

On nous informe aujourd'hui que la réception de l'établissement disposait d'un réseau de prostitution à l'usage du voyageur solitaire.

Pour Strauss-Kahn, pas pour moi. À la tête du client. Lors de mon prochain passage à Lille, je saurai m'en souvenir.

Loi Macron. Le travail du dimanche. Nous, les acteurs, ça ne nous heurte pas du tout. Depuis des siècles que nous travaillons le dimanche, matinée et soirée !

Triomphe de *La Famille Bélier*. Score provisoire : 5 millions d'entrées. Pour le premier scénario écrit par elle, ma Victoria a eu la main heureuse. Le film vient d'être retenu par l'Académie des Césars dans plusieurs disciplines, dont la sienne. Bravo, ma Vicky.

À l'heure où j'écris, elle est déjà sur le plateau d'un autre film, plus ou moins autobiographique, *Vicky Banjo*, tricoté pendant des mois avec Denis Imbert, son exquis et talentueux réalisateur. En plus d'avoir écrit le film, elle y joue, elle y chante. Dans le rôle des parents, Chantal Lauby et François Berléand. Comme partenaires, on peut trouver pire.

Que ce soit Nicolas ou Victoria, mes deux enfants n'ont jamais été pistonnés. Encouragés, stimulés par mon propre parcours, sans doute, mais nous n'avons pas abusé du relationnel.

L'un et l'autre, chacun dans son coin, ils écrivent, ils jouent et, par chance, la vie les approuve. En ces temps de crise où tant de jeunes gens ont tant de mal à exister, je serais enclin à en demander pardon.

Dernières nouvelles de ma situation familiale, immobilière et financière : finalement, nous vendons notre maison corse et nous en cherchons une autre, plus petite, dans les parages. Avec le temps, j'ai fini par réaliser que j'étais encore plus attaché à la région qu'à la baraque. Seule exigence à laquelle je ne renonce pas : une vue sur la mer.

Depuis l'ignominie du crime de *Charlie Hebdo*, que ce soit à la tête de l'État ou dans les médias, on se soucie beaucoup de la vie en banlieue, ces jours-ci. Mieux vaut tard que jamais. Réformes scolaire et carcérale conduites par Najat Vallaud-Belkacem et Christiane Taubira, mes chouchoutes dans ce gouvernement.

Hollande, le patron, dans sa dernière conférence de presse, nous a déployé un éventail de propositions dont j'ai retenu le service civique universel pour les jeunes et la réserve citoyenne pour leurs aînés de toutes situations qui en seraient volontaires. Cette réserve citoyenne, je m'y étais, sans la nommer, spontanément engagé, il y a plus de vingt ans, à la demande de Martine Aubry, la grande amie – elle le hait – de François Hollande.

Dans les années 1990, elle était venue me draguer dans ma loge du Palais de Chaillot, quand j'y jouais *Arturo Ui*, pour me proposer de monter un spectacle à ma manière – du drôle avec du triste – interprété par des jeunes de « cités sensibles », sous la gouverne d'une association qu'elle venait de créer.

Pour l'antiraciste obsessionnel que je suis, ce projet avait semblé assez séduisant. C'était sous Mitterrand, elle n'était plus ministre et j'ai vite compris qu'elle souhaitait le redevenir. Quelques semaines plus tard, libéré de mes obligations théâtrales, me voilà à Vaulx-en-Velin, à la périphérie de Lyon, rencontrant des jeunes gens des deux sexes, dont il m'est vite apparu que je ne leur étais pas antipathique.

Quelques semaines plus tard, ils s'envolaient, de ville en ville, salles pleines de filles et de garçons qui leur ressemblaient, effet miroir garanti. Rires, applaudissements, ovations au rideau final. Et, en prime, ils étaient payés !

Au bout de quelques mois, Aubry, au gré des nombreux reportages qu'elle avait décrochés avec quantité d'images télé à son avantage, a décidé de siffler la fin de la récréation. Fini de rire. Rideau !

Donc, assez bien informé de ce que sont les mœurs politiciennes, cher monsieur le Président, sur la réserve citoyenne, je suis assez réservé.

« L'humour est la politesse du désespoir. » Cette phrase du philosophe Kierkegaard, mon ami Jean Plantu, qui publie le nouvel album de ses dessins du *Monde*, *Voleuse de rêves*, est autorisé à s'en réclamer.

Sous-titre de l'ouvrage : *Petit pamphlet contre la gauche au pouvoir*. Petit ? Non, énorme. Accablant pour Hollande, Valls et quelques-uns des leurs. Si juste, si violent qu'en le parcourant je n'ai ri qu'à peine. Je vais appeler Jean pour le remercier de m'avoir politiquement plombé encore un peu plus que je ne l'étais. En espérant qu'il aura expédié son bouquin à l'Élysée !

Actualité politique, encore et encore. Comme disait Louis XVI avant d'être décapité, on ne sait plus où donner de la tête.

Dans la presse « papier », l'affaire du Carlton de Lille, avec récits très précis sur les partouzes strauss-kahniennes, sodomie, fellation, aucun détail ne nous est épargné.

Et puis, dans un genre différent, coucou, le revoilà, énième retour de Sarko à la une de l'info, se chamaillant avec Juppé à propos des consignes de vote au deuxième tour de l'élection partielle du Doubs : Front national ou front républicain ?

PS, répond Juppé qui se projette déjà dans la primaire à la présidentielle face à Sarkozy.

« Ni l'un, ni l'autre », « Ni-ni », s'exclame Sarko avant de sauter fissa dans un avion pour honorer ses obligations de conférencier grassement rémunéré en Arabie saoudite.

Hollande et Merkel, eux, dans une navette entre Moscou et Washington, négocient avec Poutine et Obama, dans l'espoir de nous épargner une nouvelle guerre mondiale à partir de l'Ukraine... Bonne chance à nous tous !

Sur ces sujets, capitaux pour notre avenir, bien forcé d'avouer une passagère distraction. Plus excité par un retour sur l'île Saint-Louis, mon village parisien depuis dix ans, où Joe nous a décroché la location d'un charmant appartement, plus petit et moins cher que le précédent, mais, également, d'un quai à l'autre, la Seine sous les fenêtres. Fou de joie. J'ai écrit quelque part : « Les lieux sont des personnes. » Ce quartier est « quelqu'un » qui me manquait. J'ai fait le tour des commerçants de la rue Saint-Louis-en-l'Île, d'Abdel, l'épicier, à Carole, la fleuriste, pour la bise du revenant.

La chance qui est provisoirement la mienne ne m'interdit pas l'émotion face à des milliers d'êtres humains innocents qui se font trucider au quotidien un peu partout dans le monde. Dans cet espace planétaire, nous sommes tous voués à subir un jour les caprices de l'Histoire autant que ceux de la météorologie, de l'embellie du ciel à la terre qui tremble...

Non, je ne suis pas ivre, il est 9 heures du matin, je viens de prendre mon petit déjeuner et j'écris dans mon lit.

Tendance à revenir à ma revue de presse.

Alexis Tsípras, le Premier ministre grec, m'épate. De la cravate qu'en toute occasion il refuse de porter au modeste logis qu'il a choisi d'habiter dans le quartier populaire de son enfance, pas d'équivalent chez nous. En France, il se ferait traiter de « gauche bien-pensante » par feu Jean-François Copé.

Un cimetière juif profané par des adolescents de 15 à 17 ans. S'attaquer à un cimetière, réceptacle de tous les deuils, de tous les chagrins du monde, immonde. Plutôt que de cuisiner les auteurs de cet impardonnable délit, ne devrait-on pas diriger l'enquête vers leur entourage familial ? Il y a des parents qui nous élèvent, d'autres qui nous rabaissent.

Dans *Marianne* de cette semaine, un portrait de Tzipi Livni, « la femme qui peut changer Israël ». Cette Livni serait favorable à la création d'un État palestinien. Centriste de gauche, en tandem avec Yitzhak Herzog, chef du Parti travailliste, elle pourrait, d'après les sondages, battre Netanyahu aux prochaines élections israéliennes. *Mazel Tov* !

Hier, on m'a interviewé sur Paris Première pour un documentaire qui traite de l'insolence dans le rire. Trois partenaires : Jean Yanne, Coluche, Pierre Desproges. Morts, tous les trois. Seul survivant.

Cœur serré, j'ai répondu, de mon mieux, à toutes les questions. J'ai surtout parlé d'eux, de ce qui nous liait. Trois amis, qui me manquent, dont je porte le deuil.

Yanne, je l'ai croisé sur le plateau d'un cabaret de Saint-Germain-des-Prés, la Galerie 55, où j'ai débuté, autour de mes 20 ans. Un sketch, un seul, l'un et l'autre. Il passait après moi et, sorti de scène, je me précipitais chaque soir dans la salle pour le voir et l'entendre. Un régal. Nous n'avons jamais été intimes, mais j'ai suivi de près son ascension à la radio, à la télé et, pour finir, au cinéma. Il était lui-même venu me voir, pour mes débuts au music-hall et, au-delà de sa pudeur de langage, j'ai senti que je ne l'avais pas déçu. Salut Jean. À bientôt.

Coluche et moi. Nous nous sommes rencontrés sur le tournage du film de Claude Berri, *Le Pistonné*. Je jouais le rôle principal, il était figurant. Très vite, j'ai été séduit par ce ton « parigot », cette gouaille coluchienne qui, plus tard, a fait son succès. J'ai milité auprès de Claude Berri pour que mon nouveau copain passe du statut de figurant à celui d'acteur. À sa sortie, le film a cartonné, j'ai eu, dans ce personnage de Claude Langman, inspiré par Claude Berri lui-même, un joli succès personnel et, dans son petit rôle, Coluche n'est pas passé inaperçu. Quelques années plus tard, Berri l'a engagé pour le rôle principal de *Tchao pantin*, qui lui a valu le César du meilleur acteur. Coluche m'était très reconnaissant des quelques services qu'en aîné bienveillant je lui ai rendus, à ses débuts et tout au long de sa courte existence. Il m'appelait Papa.

Putain de moto ! Putain de camion !

À bientôt, fiston.

Quant à Desproges, un ami, un frère. Lui, anar de droite, moi, anar de gauche. Nous nous sommes bien amusés, tous les deux. Ce

rire de résistance, nous l'avons illustré jusqu'au bout. Même mourant dans son lit d'hôpital, il parvenait à faire du drôle avec du triste. Grâce à un médecin ami, il est mort dans la dignité. À bientôt mon cher Pierre. Je t'embrasse.

Plus d'un mois après la tragédie de *Charlie Hebdo*, on évoque souvent le personnage de Mahomet, dans la presse écrite. Au cours de mon long trajet d'humoriste, je n'ai jamais approché, non par crainte de Dieu sait qui, Dieu sait quoi, mais parce que ça ne m'apparaissait pas comme une urgence, l'intouchable prophète musulman. J'ai fait rire du pape, on le sait – au risque de déplaire à certains hebdomadaires catholiques –, de Jésus, plusieurs fois, notamment dans mon sketch *Nazareth*, dans lequel j'incarnais un guide arabe qui reçoit les touristes dans la maison natale de notre prophète à nous, chrétiens... J'ai même déliré, à une certaine époque, sur la douteuse généalogie de notre futur crucifié, qui serait, si l'on en croit ce qu'on nous dit au catéchisme, le produit des amours de la « Vierge » Marie et du Saint-Esprit. Et Joseph, alors ? On n'avait pas encore inventé le test ADN, mais quel rôle joue-t-il, dans ce vaudeville ? « Au nom du père, du fils et du Saint-Esprit », doit-on se dire, à la messe, en exécutant son signe de croix.

Joseph, le premier cocu de l'histoire du monde.

À l'époque, les catholiques pratiquants ne devaient pas se pisser dessus, mais ça rigolait fort, dans la salle. De l'avantage de la chrétienté contemporaine sur la religion musulmane, on censure, on interdit, mais les extrémistes ne tuent plus, chez nous.

Semaine électrique pour le gouvernement socialiste. Une partie des députés de la majorité, dont, bien sûr, ceux qu'on a baptisés les « frondeurs », votent contre la loi Macron. Contre leur gouvernement.

Pas banal. À l'Assemblée nationale, Valls dégain le 49-3 pour résister à ses propres troupes. Aujourd'hui, le premier secrétaire du PS, Jean-Christophe Cambadélis, a réuni tout son monde rue de Solférino afin de tenter de calmer le jeu. « On est dans le même bateau », leur a-t-il dit. Oui, mais la mer est mauvaise.

Strauss-Kahn relaxé à Lille. Tout ça pour ça ! Je ne suis pas avocat, ne prétends à aucune compétence en matière juridique, mais ce procès pour « proxénétisme aggravé » me semblait, depuis le début, bien incertain.

Dans tel ou tel organe de presse, nous avons été plus ou moins informés du nombre de brutalités sexuelles qu'il a infligées à ses partenaires d'un soir, mais le seul maquereau avoué de l'affaire, c'était Dodo la Saumure !

On nous a donc imposé le procès de la luxure. Pour ma part, de ce point de vue, rien appris de bien neuf. En ami-frère d'Anne Sinclair, j'ai connu DSK de près. Avec Anne, Joe, Victoria et lui, nous dînions tous les cinq dans notre appartement parisien, avant de le retrouver, lui, trois jours plus tard, sur un écran de télé, menotté, au cœur de l'épisode du Sofitel de New York. Qui a coûté un fric fou à ma copine, mais qu'on a dû conclure, là aussi, par un acquittement.

Ce type est atteint de priapisme, il bande dans le vide, ça relève plus de l'hospitalisation que de l'incarcération.

Ne pas oublier qu'il s'apprêtait à représenter la gauche à la présidentielle de 2012, avec des sondages très favorables, il devait en gêner plus d'un – je ne cite personne –, et même si on n'applaudit pas à ses galipettes, au regard du comportement de la plupart des locataires de l'Élysée depuis les années 1950 – à l'exception, peut-être, du général de Gaulle –, de Pompidou à Hollande en passant par Giscard, Mitterrand, Chirac ou Sarkozy, de quelque parti qu'ils se réclament, ils n'ont cessé de multiplier les bonnes fortunes. Des partouzes, réelles ou supposées, de Pompidou au scooter de Hollande, des élégantes prostituées de chez Madame Claude, assidûment fréquentées par l'un d'entre eux, à la fameuse réplique qu'on prête à Chirac : « Dix minutes, douche comprise ! » Stop. Ça finit par m'exciter, tout ça.

Mon parrain Jacques Prévert avait écrit : « Je dis tu à tous ceux que j'aime. » Pour une fois, pardon de vous contredire, mon cher maître, je tutoie Dominique Strauss-Kahn et François-Marie Banier, les deux stars judiciaires du moment, et je ne raffole ni de l'un ni de

l'autre.

Dans *Libé*, la saga sanglante de Boko Haram. « Enlèvements, attentats, tueries, nous avons retracé le parcours meurtrier de la secte islamiste. » Ouf, j'ai eu raison de dire adieu au one-man-show et à ma revue de presse. Pas flagrant de faire rire avec tout ça ! Ou alors humour noir, très noir.

Ce matin, pour m'encourager à écrire, je feuillette un livre que j'ai publié en 1979, *En attendant la bombe*, qui, dès ses premières pages, saluait la naissance de Nicolas, mon fils bien-aimé. La bombe, c'était lui. Explosif, il l'est, depuis le premier jour. Il a même réussi à nous rendre, sa mère et moi, extrêmement sceptiques sur la réalité de l'accouchement sans douleur. Première sortie très remarquée.

À la page 127, je relis une phrase extraite du *Journal* de Jules Renard, l'un de mes écrivains révéérés : « Tu ne seras rien. Tu as beau faire, tu ne seras rien. Tu comprends les plus grands poètes, les plus profonds prosateurs, mais bien qu'on prétende que comprendre c'est éгалer, tu leur seras aussi peu comparable qu'un infime nain peut l'être à des géants. »

Ça rend modeste.

N'en déplaise à mon cher Jules, trente-cinq ans après, j'ai pris un certain plaisir à me relire. Je me ressemble. Deux thèmes obsessionnels : l'amour, la mort. Déjà, oui. On pourra dire que je radote, mais ça m'aide à vivre. Jules Renard, lui, son *Journal* n'a été publié qu'après sa disparition. Imaginons que je meure avant d'avoir publié le mien. Quelle émotion pour vous, chère lectrice, cher lecteur. Et si les deux éditeurs, celui d'*En attendant la bombe* et celui de ce livre-ci, s'accordent pour les coudre ensemble, ça va pleurer dans les chaumières !...

« Mourir pour des idées, mais de mort lente. » Ce vieil adage n'aura pas été retenu en faveur de mes copains de *Charlie Hebdo*.

Seul avec mes chats dans notre maison corse, j'ai regardé en DVD un documentaire de Stéphanie Valloatto, *Caricaturistes, fantassins de la démocratie*. Bien que tourné longtemps avant ce que nous venons de vivre, ces images apparaissent comme une bande-annonce des horreurs du 7 janvier. Mon ami Jean Plantu en est le principal animateur. Au cours d'un voyage international, il nous présente une douzaine de ses consœurs et confrères en humour dessiné : une Tunisienne, un Algérien, une Vénézuélienne, un Ivoirien, un Russe, un Américain, un Israélien, un Palestinien. Selon les pays, ils sont voués à résister à la censure ou à la mort. Peu dire qu'ils sont courageux, tous. Bouleversant. La semaine prochaine, dès mon retour à Paris, nous dînerons ensemble, Jean et moi. Que va-t-on pouvoir se dire ? J'ai confiance.

En ce premier jour de printemps, vague de froid aux États-Unis. Moins 15 à New York. À Calvi, nous bénéficions d'un plus 15. Pour un peu, ça me consolerait de n'être pas Woody Allen.

Boris Nemtsov, principal opposant à Poutine, assassiné en plein Moscou à deux pas du Kremlin. Quatre balles dans le dos. Tirées depuis une voiture qui passait par là.

Poutine demande une enquête. Il faudrait enquêter sur les enquêteurs.

Les drones sont de retour. Cette fois-ci, ils négligent les centrales nucléaires pour survoler Paris. La tour Eiffel, Notre-Dame, l'Arc de triomphe, l'Élysée... Tous les lieux emblématiques de la capitale sont impunément espionnés. Apparemment non identifiables.

Si Poutine, joueur comme on le connaît, nous envoie un jour l'un de ses zincs sur la tronche, prions pour que les autorités politiques et militaires nationales aient prévu de quoi le dézinguer.

Judéophobie, islamophobie. Pour les médias, sujet très vendeur. Pour les politiques aussi. Le citoyen, lui, est dans la confusion. Qu'il soit juif, musulman ou français de souche (!), lorsqu'il écoute Valls, Cazeneuve ou même Hollande, il ne sait plus où il habite. Tendance à considérer tous les musulmans comme des terroristes en puissance et à suspecter tous les Juifs d'adhérer aux thèses de monsieur Netanyahu. Valls et les siens prétendent se mêler de la formation des imams, de la vie dans les mosquées, Cukierman, président du CRIF, incrimine les jeunes musulmans et trouve madame Le Pen irréprochable.

Sale ambiance, contre laquelle il est urgent de réagir. Modestement, à ma manière, en public, en privé, je m'y emploie. À mes risques et périls.

Je lis dans la presse qu'après d'autres pays la France souhaite interdire la fessée. Comment contrôler ? Sur plainte du bébé ? En tant qu'ancien enfant battu, je me souviens surtout des torgnoles à coups de martinet, cravache, cintre, ceinturon, mains attachées au pied du lit, que ma folle de mère m'administrerait autour de mes 10 ans. En résilient que je suis, mes enfants n'ont jamais eu à subir la moindre violence physique de ma part. Les mots suffisent. Je disais oui, je disais non. Résultat plutôt satisfaisant.

Sur ma table de nuit, un gros livre que l'on vient de m'offrir sur la vie de Vaclav Havel, l'un des hommes que j'admire le plus au monde. À l'heure qu'il est, je n'ai lu que le prologue, mais fasciné comme je le suis par l'auteur dramatique, le dissident – cinq ans dans les geôles communistes –, l'homme de la Révolution de velours – dont je me réclame publiquement –, je m'y précipite dès demain. Bonne nuit à tous.

« Je me souviendrai de tout », écrivais-je en première page de ce journal qui sera peut-être un livre. Se souvenir de tout, bien ambitieuse, cette promesse, mais, en appuyant sur le bouton « rétro » du film de ma vie, certaines images apparaissent, en couleur ou en noir et blanc.

C'est la Journée de la femme, aujourd'hui. « Journée internationale de la femme », censée favoriser universellement l'accession des femmes à un statut égal à celui des hommes.

Pour moi, dès ma naissance, elle fut flagrante, cette égalité. Dans le positif comme dans le négatif. Ma mère – encore elle – était aussi méchante, aussi violente, aussi con parfois que peut l'être un homme. Bien des femmes, amies, amantes, épouses, m'auront consolé depuis. Je leur dois d'être encore en vie. Cette Finouche, miraculeuse marraine de mon enfance algérienne, à qui j'ai dédié mes *Mémoires d'outre-mère*, fut la première femme à me rassurer. C'est elle – j'avais 7 ans – qui m'a encouragé à poursuivre mon parcours terrestre. Cette Finouche, je l'ai retrouvée, bien plus tard, à Paris, puis reperdue pour toujours, enterrée au Père-Lachaise, en voisine de deux autres femmes, Sophie (Daumier) et Simone (Signoret), qui, dans des rôles différents, épouse, amie, s'inscrivent en stars au générique.

Et puis celles qui sont toujours là, qui me tiennent la main, à commencer par Joe, la dernière femme de ma vie. Merci à toutes.

Artiste engagé, oui, décidément. Dîné, hier soir, avec une vingtaine de personnes, appartenant, comme moi, à l'association Droit de mourir dans la dignité. J'y ai retrouvé Claude Sarraute, mon adorable voisine de l'île Saint-Louis, Noëlle Chatelet, sœur de Lionel Jospin mais qui n'en est pas responsable, Jean-Luc Romero, le président, l'écrivain-journaliste François de Closets, père de l'une de mes éditrices, et d'autres, et d'autres, que je connaissais moins. Projet de rassemblement citoyen, dans la rue, pour rappeler à François Hollande les promesses de campagne qu'il nous avait faites.

Dans un genre différent mais très proche, je participai, ces jours-ci, comme parrain de l'association fondée par mon ami le professeur de médecine Alain Serrie, Douleurs sans frontières, à l'émission « Qui veut gagner des millions ? », animée par Jean-Pierre Foucault. Mon petit frère Michel Boujenah, toujours aussi joueur, m'accompagnait à l'antenne. Qui veut gagner des millions ? Nous. Pour aider Alain Serrie à prolonger sa croisade mondiale en faveur de tous ceux qui souffrent physiquement et moralement dans leur lit d'hôpital.

Nous avons gagné 50 000 euros. En francs, ça en fait, des millions !

Titre du *Monde* d'aujourd'hui : « Chrétiens, juifs, musulmans, l'appel des religions contre la loi sur la fin de vie ». Nous, membres de l'association du « Droit de mourir dans la dignité », nous n'en sommes pas non plus très satisfaits, de cette loi Leonetti, vaguement rapetassée de l'époque Sarkozy par Hollande et les siens. Bien insuffisante. Quant aux représentants des trois religions monothéistes, nous les respectons, mais il serait bien qu'ils nous respectent, eux aussi. Démocratie ! République ! Depuis 1789, chez nous, en France, ce ne sont pas les religieux qui font la loi.

Alors, soyez gentils, restez dans vos églises, vos mosquées et vos synagogues. Et lâchez-nous la grappe, putain de Dieu !

Imprévisible émotion, ce matin, dans la salle de bains de notre nouvel appartement parisien. Sortant de ma douche, j'enfile un peignoir que mes copains techniciens m'avaient offert en 1988, lors de mon passage au Zénith de Paris. (Qu'on se rassure, je me douche ou me baigne quotidiennement, mais, dans la navette régulière qui est la mienne depuis quelques mois entre la Corse et Paris, où, privé d'appartement, je crèche à l'hôtel, ce peignoir, je le redécouvrais, ce matin.) Le spectacle s'intitulait *Mon Zénith à moi*, et ce titre, je l'ai retrouvé, si longtemps après, au dos du peignoir en question, dessiné par... Wolinski ! Avec un petit mot de lui me souhaitant une belle année. Les morts ont le génie de se rappeler à votre bon souvenir. Mon zénith à moi, en ce temps là, c'était aussi son zénith à lui. Salut, Wolin, à bientôt.

Contrairement à ce que l'on annonçait ces jours-ci dans la presse, Netanyahou sort vainqueur des dernières élections israéliennes et s'apprête à former un nouveau gouvernement. Hostile à tout projet d'État palestinien. *No comment.*

Attentat jihadiste au musée du Bardo, à Tunis. 23 morts et plusieurs blessés.

Tunis, une ville très présente dans ma vie depuis ma plus tendre enfance. Habitant, avec mes parents, la petite ville de Souk-Ahras, à la frontière algéro-tunisienne, on m'y emmenait plus souvent qu'à Alger, ma ville natale.

Ces années-ci, approché par l'association « Pour la Tunisie qu'on aime », j'avais activement participé à la campagne de protestation contre le gouvernement Ennahdha, islamiste « modéré ».

Deux mémorables soirées, l'une au théâtre municipal de Tunis, l'autre à l'Olympia de Paris face à un public enthousiaste. Cette opération n'est peut-être pas étrangère à l'élection d'un nouveau président et d'un gouvernement issus du parti Nidaa Tounès, qui font de la Tunisie l'unique démocratie de ce qu'il est convenu d'appeler le monde arabe. Après ces récents événements tunisiens, côté tourisme, le printemps arabe ne sera vraisemblablement pas très ensoleillé.

Nicolas, en couverture de *Psychologies Magazine* – belle photo, belle gueule – et, dans une longue interview, zigzaguant dans l'intime, très élégamment. Quelques jours plus tard, il a remis ça sur le divan de Fogiel, plutôt bienveillant – ça, c'est une surprise ! –, dans une émission émaillée de séquences issues de l'enfance. Joe apparaissait souvent, son bébé ou son petit garçon dans les bras, somptueuse comme toujours.

Victoria, elle, m'avait convié à la soirée de fin de tournage de son nouveau film, *Vicky Banjo*. Agréable climat où toute l'équipe, de l'habilleuse au réalisateur, faisant fi de toute hiérarchie, s'épanouissait dans une harmonie qui n'était pas surjouée.

Pas si banale, cette ambiance, dans le milieu du cinéma. Elle se retrouvera sur l'écran.

À nouveau seul en Corse, avec mes chats. Je lis, j'écris, je respire. Ici, pas de particules fines. Dommage que Joe ait dû rester à Paris.

Ce matin, j'arpentais le chemin qui mène au Mata-Hari, d'une plage à l'autre, avec, dans la tête, une chanson du répertoire de Montand, que j'aime bien – pas Montand, la chanson ! – :

« Y'a du bonheur à la maison

Quand elle est là

Y'a du bonheur et des chansons, tralalala

Elle est là, je suis là

Et voilà

L'essentiel est que ça dure toujours comme ça

Que j'la serre toujours plus fort entre mes bras

La la la la la la ... »

Joe, ma Joe, cette chanson, je te l'offre. C'est toi que je vois quand je la fredonne. Surtout quand tu n'es pas là.

Le vieillard que je suis pour l'état civil est encore très actif. Ce livre à terminer, le rôle principal qu'il va me falloir apprendre, répéter et jouer dans cette pièce, *Moins 2*, de Samuel Benchetrit, qui sera sur scène au Théâtre Hébertot, à la mi-septembre, deux films qui me plaisent à tourner au printemps et à l'été 2016, Papy n'est pas parti pour s'ennuyer, dans les temps qui viennent.

Ma chance est d'avoir écrit et joué depuis mes débuts sans jamais éprouver le sentiment de travailler. Certes, c'est un travail, un boulot, des doutes, de l'anxiété, de l'appréhension, chaque jour, chaque soir, mais avant tout une passion, un plaisir partagé, un rendez-vous avec le public, depuis cinquante ans. Merci à vous. Merci, la vie.

Premier tour des élections départementales. Jusque-là, on appelait ça les cantonales. Qu'on ne me demande pas le sens de cette évolution sémantique, j'ai du mal à suivre. Je ne dois pas être le seul. Courage, chers concitoyens !

Comme à chaque élection depuis l'arrivée au pouvoir du tandem Hollande-Valls et de cette gauche indécise, les grands vainqueurs d'hier sont les abstentionnistes. Moi-même, électeur parisien – même traitement vis-à-vis des Lyonnais –, pour ce scrutin-là, on m'a privé de mon droit de vote. Pourquoi ? Je ne saurais dire. Je me console en Corse.

Seule bonne surprise de la journée : le taux d'abstention a sensiblement baissé. Du coup, de Marine Le Pen à Manuel Valls en passant par Sarkozy, il n'y avait que des gagnants hier soir. Si ça les aide à vivre...

La bataille des primaires UMP à la présidentielle de 2017 est largement ouverte entre Juppé et Sarkozy. À propos du soutien apporté par Sarko au maire UMP de Chalon-sur-Saône dans son rejet des « repas de substitution » les jours où l'on sert du porc à la cantine scolaire, Juppé répond : « À Bordeaux, on sert depuis très longtemps des repas où l'on peut choisir entre viande ou poisson, viande ou pas viande, ça n'emmerde personne ! » Si, Sarko.

Hier soir, sur France 3, deux documentaires consacrés, l'un, à Gérard Depardieu, l'autre, à Catherine Deneuve. Ces deux-là, je les ai connus, fréquentés, appréciés, à tel ou tel moment de ma vie.

Deux monuments, l'un et l'autre, qui ne laisseront jamais le public indifférent.

Depardieu, dans ce film, on le découvre d'abord enfant, puis jeune homme, dans sa modeste bourgade de Châteauroux, bien loin d'imaginer le destin qui l'attend. On le voit, d'image en image, qui grandit, qui grossit. Certains ne veulent plus retenir de lui que le réfugié fiscal belge, russe, intime de l'horrible Poutine. Si choqué que je sois moi-même par certains de ses récents comportements, je choisis de me souvenir d'abord de l'incroyable ascension sociale, culturelle, artistique de ce garçon. S'il meurt demain, on se souviendra de lui.

Catherine, elle, je l'ai connue adolescente – 16 ans, moi, 22 – au temps où j'étais le « fiancé » de sa sœur, Françoise Dorléac. Nous avons partagé le deuil de Françoise lorsqu'elle s'est tuée dans un accident de voiture près de l'aéroport de Nice. (Je ne m'attarderai pas sur cet épisode, qui a marqué ma vie, mais que j'ai déjà évoqué il y a quelques années dans un précédent livre. Vieux, mais pas gâteux !)

Pour tout ce qui touche à Catherine, je ne suis définitivement pas objectif. Depuis toujours, je l'adore, mon ancienne belle-sœur. Si réservée qu'elle soit, elle m'a plusieurs fois prouvé que cette affection était réciproque. Nous mériterions de nous voir plus souvent.

Je l'appelle demain.

Une affaire, un souvenir personnel, qui remontent, dix ans après. Clichy-sous-Bois. En 2005, deux adolescents, Zyed et Bouna, 15 ans, 17 ans, l'un et l'autre d'origine maghrébine et africaine, avaient été retrouvés morts, électrocutés dans un transformateur EDF où ils s'étaient réfugiés après une course-poursuite totalement irrationnelle provoquée par deux policiers municipaux. Ces jours-ci – dix ans plus tard –, les deux gardiens de la paix (!) sont devant un tribunal, accusés de non-assistance à personne en danger.

Autant qu'il m'en souviennne, à l'époque, j'étais intervenu dans un comité de soutien aux familles des deux gosses assassinés. Approché par le maire de Clichy-sous-Bois, Claude Dilain, un type épatant, décédé ces temps-ci, j'avais pondu une tribune dans *Libé*, participé à des émissions de radio, de télé, et m'étais rendu plusieurs fois à Clichy, fraternellement accueilli par les proches des jeunes disparus. Dix ans plus tard, je me dois d'être plus discret. Jugement le 18 mai.

Nous sommes le 26. Jugement rendu. Les flics sont acquittés. Pour Marion Maréchal-Le Pen, digne petite-fille de son grand-père, justice est faite.

Aux citoyens de la région PACA de lui répondre à la prochaine élection.

Au Yémen, qu'ils soient chiïtes ou sunnites, des musulmans s'entretuent. Dans l'attentat-suicide d'une mosquée, 142 morts, dont quantité de femmes et d'enfants.

Dieu est amour.

Aussi bien à travers Dieu que dans l'aéronautique, le ciel n'est pas très aimable ces temps-ci. Collision de deux hélicoptères qui a coûté la vie à une douzaine d'êtres humains dont Florence Arthaud, célèbre navigatrice, Camille Muffat, championne de natation, et Alexis Vastine, boxeur, que leur talent n'avait pas enrichis autant que certains footballeurs. Pour survivre, ils ont eu recours à une télé-réalité qui les a tués.

Depuis trois jours, tant dans la presse écrite que dans les médias audiovisuels, on ne peut échapper au crash de l'Airbus A320 dans les Alpes-de-Haute-Provence. Pulsions suicidaires d'un jeune copilote qui aurait profité de l'absence du commandant de bord, parti aux toilettes « satisfaire un besoin naturel », pour verrouiller la porte du cockpit et mettre fin à ses jours. Apparemment, il ne souhaitait pas mourir seul. 149 victimes. Dans son désespoir, très partageur, ce garçon. Pour en savoir plus, on attend la deuxième boîte noire, qui ne peut être que très noire.

Quelques jours plus tard, suite et fin de ce macabre feuilleton. On n'a toujours pas retrouvé la boîte noire, mais on ramasse les débris de l'appareil et les restes des malheureux passagers. Les infos sur le suicide du copilote se précisent : il était dépressif, mais, de peur d'être écarté de son emploi, il avait mis un voile sur ses soucis de santé, allant même jusqu'à déchirer le certificat d'arrêt de travail qui lui interdisait d'être à bord le jour de la catastrophe. La colère s'ajoute au chagrin des familles.

La semaine prochaine, je serai à bord du Calvi-Paris. Avant de monter dans l'avion, j'irai interviewer les pilotes sur leur état de santé physique et mental.

Beau soleil en Corse. À Paris, il pleut. J'avais écrit autrefois : « Pas le tout d'être heureux, encore faut-il être sûr que les autres sont malheureux. » C'était pour rire.

Des petits garçons, des petites filles, 6 ans, 7 ans, violés par leur instituteur, directeur d'école, dans une commune de l'Isère.

En père protecteur que j'ai toujours été, difficile de ne pas m'identifier aux parents de ces gosses. À leur place, en militant contre la peine de mort que je suis, à défaut de lui couper la tête, je lui couperais bien les couilles, à celui-là.

La semaine dernière, encore parisien, on m'a invité au Salon du livre pour dédicacer un livre d'entretiens avec mon cher Gilles Vanderpouten, *J'ai fait un rêve*, dont la version « poche » vient de paraître aux éditions de l'Aube. Ces signatures, qu'elles aient lieu en librairie ou dans les festivals de langue française, à Paris, à Bruxelles, à Genève ou un peu partout en province, me séduisent toujours. On y croise un très large public qui nous venge de la médiocrité ambiante.

Il y avait la queue, samedi, devant notre stand. Des femmes, des hommes de tous âges, toutes origines sociales ou géographiques, très émouvants, tous, quelques mots, un sourire, un regard.

J'ai profité d'une pause pour rejoindre le stand de mes amis algériens, qui m'ont annoncé l'imminence de la parution, aux éditions Casbah, d'une version régionale de mes *Mémoires d'outre-mère*. Occasion inespérée d'aller le présenter bientôt au Festival d'Alger, ce livre.

Salam aleykoun.

Mon ami Michel Onfray, depuis que nous nous connaissons, m'a toujours qualifié de libertaire. Je viens de vérifier le sens exact de ce mot dans mon dictionnaire des synonymes. Libertaire : anarchiste, anticonformiste. Je prends.

Fabrice Luchini, chez Ruquier, samedi soir. Égal à lui-même, l'autodidacte flamboyant, le parvenu de la culture. Encore étonné de son parcours de coiffeur pour dames à l'illustre image qu'il répand, depuis, de la scène à l'écran. Dommage que, parmi les auteurs qui l'inspirent, il passe de Baudelaire à Philippe Muray et de Louis-Ferdinand Céline à Jean-François Copé. De plus en plus réac, notre Fabrice.

Artistiquement, je l'admire, je l'applaudis, mais pour un type comme moi, malgré la sympathie naturelle qu'il m'inspire, infréquentable. J'irai pourtant le voir, à mon retour, au Théâtre des Mathurins. Dans la salle, pas dans sa loge.

Circus politicus. Au soir du second tour des élections départementales, les commentateurs médiatiques s'en donnent à cœur joie. « Débâcle, claque historique pour la gauche », etc. La gauche ? Quelle gauche ? Celle de Hollande et Valls, président, Premier ministre, qui, au passage, ont perdu la Corrèze et l'Essonne, ou celle des élus régionaux, payant, pour beaucoup, une addition qui n'est pas la leur ?

Si les vrais responsables de ce désastre ne se reprennent pas, rendez-vous à la présidentielle de 2017.

Sarkozy, lui, fidèle à son image, la ramène plus que jamais. Cette victoire de l'UMP et du centre réunis qu'il s'attribue, il l'a carrément volée à Juppé, qu'on avait hué, dans un meeting sarkozyste, pour avoir osé l'envisager. Les juges Gentil, Van Ruymbeke et quelques autres vont peut-être remettre de l'ordre dans tout ça.

Hors-série du *Monde* sur la liberté d'expression, allant de Voltaire à Camus et de Diderot à Jean-Paul Sartre.

Forte envie d'en envoyer un exemplaire à Luchini, qui pourrait bien, au-delà du tic-tac gauche-droite, s'aérer les neurones avec cet éventail d'inattendus maîtres à penser.

Suite et fin de la série télévisée sur le crash de l'A320. Le PDG de la compagnie Lufthansa, après avoir déclaré, la semaine dernière, ne détenir aucune information sur l'état de santé d'Andreas Lubitz, le copilote de l'avion, avoue finalement que la hiérarchie de sa société avait eu vent d'un état « dépressif sévère » en 2009.

2009-2015, six ans durant lesquels on a décidé de ne pas lui couper les ailes.

280 millions d'euros seraient prévus pour couvrir les dommages et intérêts des familles endeuillées. Séchez vos larmes, mesdames et messieurs, face à une telle somme, tout chagrin serait indécent !

De l'inconvénient d'être né. Cioran. L'un des écrivains contemporains qui, dans leur pessimisme proclamé, m'ont aidé à vivre. Ce matin, en panne d'inspiration, je suis allé cueillir un gros livre de lui dans la bibliothèque de mon bureau corse. Tout est là, ou presque : « Il ne faut pas s'astreindre à une œuvre, il faut seulement dire quelque chose qui puisse se murmurer à l'oreille d'un ivrogne ou d'un mourant. »

Dans chacune de ses phrases, la mort n'est jamais loin. « Si la mort n'avait que des côtés négatifs, mourir serait un acte impraticable. » Et celle-ci – après j'arrête – : « Qu'est-ce qu'une crucifixion unique auprès de celle, quotidienne, qu'endure un insomniaque ? » Difficile, pour moi, de ne pas adhérer après la nuit somniférique d'où je sors à peine. Cioran, oui, encore et toujours. À conseiller à tous ceux qui voient la vie comme un hasard.

La lecture, la culture. C'est aux écrivains que je dois d'exister. Merci aussi aux instituteurs, aux professeurs qui, depuis mon plus jeune âge, m'ont permis d'y accéder. Aussi bien à l'école primaire de Souk-Ahras qu'au lycée d'Annaba, dans l'Algérie de mon enfance et de mon adolescence, je suis entré en lecture comme on entre en religion. Plus tard, à Paris, au Centre national d'art dramatique, entre 17 et 19 ans, Marivaux, Molière, Musset, Beaumarchais, Tchekhov, Shakespeare m'ont pris la main. Ma fac de lettres à moi.

Et Prévert, mon parrain en écriture, à qui je dois d'exister artistiquement.

Prévert ! Je l'ai rencontré à la *Fontaine des Quatre Saisons*, célèbre cabaret de Saint-Germain-des-Près, dirigé par son frère Pierre. Je m'y produisais chaque soir dans un sketch de Jacques Chazot « Marie-Chantal et l'orphelin » en compagnie de Judith Magre et de Martine Sarcey. Prévert était souvent là. Forte sympathie entre nous. Je lui avais confié mes difficultés, issu du théâtre classique, à trouver un emploi dans le théâtre de boulevard – théâtre digestif ! –, dont la musique m'était totalement étrangère. C'est lui qui m'a conseillé d'écrire mes propres partitions. Merci monsieur Prévert.

Et plus tard, mes grands amerloques, de Scott Fitzgerald à Philip Roth. Je les salue, tous, même ceux que je ne cite pas pour éviter les longueurs. Ils m'ont appris ça, aussi, le rythme, la cadence.

Je m'en tiens là, afin d'éviter de passer pour un benêt aux yeux de « ceux qui savent ». Que je salue d'un bras d'honneur.

Après son passage dans l'émission de Jean-Jacques Bourdin sur RMC, où il réitère ses propos consternants d'il y a quelques années sur les chambres à gaz qui ne seraient qu'un détail de l'Histoire, le vieux Le Pen, une fois de plus, embarrasse sa présidente de fille.

Hier soir, sur I-Télé, quelques journalistes, pour s'amuser, cherchaient la question que Marine la dédiable pourrait poser à son père. J'en propose une : « Tu crèves quand ? »

Dans une petite ville de Belgique, des musulmans se portent au secours de la communauté juive pour la reconstruction d'une synagogue. Lassana Bathily, 24 ans, Franco-Malien de confession musulmane, décoré de la médaille du Courage par une institution juive de Los Angeles pour avoir sauvé de la mort une dizaine de personnes durant l'attentat jihadiste de l'Hypercacher de Vincennes. On lui a même, après dix ans de vie chez nous, accordé la nationalité française. Dans une interview au *Parisien*, il déclare : « Je ne suis pas un héros, j'ai simplement aidé des gens à ne pas être tués. Juifs, musulmans, chrétiens, l'important, c'est le respect. »

L'anti-raciste applaudit debout.

Cent quarante-huit étudiants – majoritairement chrétiens – de l'université de Garissa, au Kenya, massacrés au petit matin par les tueurs de Boko Haram. Excepté le pape François, dans son discours pascal au Vatican, aucune réaction notable des principaux chefs d'État de la planète. Couverture médiatique de cette horreur également très discrète. Ça tue tellement ces temps-ci, un peu partout, qu'on s'habitue. Il est urgent de s'indigner. Stéphane Hessel, reviens !

Cet après-midi, boulevard Montparnasse, croisé la manif anti-austérité CGT-FO. Repéré sur mon trottoir par quelques syndicalistes des deux sexes qui se sont absentés du cortège pour me serrer la paluche, me bécoter, me cajoler de mots affectueux. Photos, selfies... Autour de moi, c'était le Festival de Cannes.

De l'avantage de ne pas être Emmanuel Macron, en temps de crise, face au monde du travail !

Dans les journaux télévisés, on s'étale encore sur l'apparente rupture entre le père et la fille Le Pen. Au FN, on joue à qui perd gagne. Un sondage s'impose pour savoir, de toute urgence, à qui profitent les vomissures du vieux facho. J'ai déjà mon idée.

D'après un sondage paru ce matin dans *Libé*, plus de 7 Français sur 10 – 72 % – considèrent qu'il y a trop d'immigrés en France. En retour, dans son éditorial, Laurent Joffrin écrit : « Il est de bon ton, depuis de trop nombreuses années, de dénigrer l'antiracisme. Protestation moralisante et vaine, dit-on, ou encore manie de crier sans cesse au loup, de désigner comme racistes des comportements d'agacement légitime ou des angoisses identitaires compréhensibles. » Que les antiracistes déplaisent aux racistes, pas vraiment une surprise. Continuons le combat.

Encore un dimanche où je n'irai pas à la messe. Après l'avoir servie durant toute mon enfance, je ne m'y rends plus que pour accompagner mes morts. Paradoxalement, j'aime les églises. Vides. À la surprise de quelques pratiquants, on a pu m'y croiser, à Paris – Saint-Séverin –, en province – cathédrale Sainte-Cécile d'Albi – lorsque j'allais faire le clown un peu partout en France. De l'étranger aussi des images remontent, la mosquée-cathédrale de Cordoue, dans l'Andalousie de ma grand-mère maternelle, une chapelle ardente à Moscou, sous Gorbatchev. L'église. Les églises, oui. Si un jour j'écris mon testament, je demanderai même d'aller y faire un tour avant d'être enseveli, escorté par mes vieux amis Jean-Sébastien et Wolfgang Amadeus.

On ne dit pas tout, on n'écrit pas tout. Lorsque j'ai entrepris, à temps perdu, de noircir les pages de ce carnet de notes, il n'était pas écrit que je les publierais.

Un journal, oui. Je ne me prends ni pour Jules Renard ni pour Anne Frank, mais, en ce moment particulier de mon existence, j'avais besoin d'exprimer l'essentiel de ce qui me plaît ou que, définitivement, je récuse. Partager, oui, partager, quand il est encore temps.

Ce n'est qu'un au revoir, mes bien chers frères, mes bien chères sœurs. Je me souviendrai de vous.

À bientôt.